

# **Scriptura 4**

## **O Homem dos ratos e o mito individual do neurótico**

**Escola de Estudos Psicanalíticos  
[www.freudlacan.com.br](http://www.freudlacan.com.br)**

**Círculo de estudo e investigação  
“as formações do psicanalista”  
Association lacanienne internationale**

**Agosto 2008  
Brasil**

### **Conselho editorial**

Conceição Beltrão Fleig  
Izabel Joana Dal Pont  
Letícia Patriota da Fonsêca  
Margareth Kuhn Martta  
Mario Fleig  
Martha Brizio

### **Comissão de publicações**

Andréa Ferrari  
Carlota Ibertis  
Conceição Beltrão Fleig  
Giselle Dalsochio Montemezzo  
Izabel Joana Dal Pont  
Martha Brizio  
Návia Patussi Bedin  
Sônia Maria P. Noll  
Viviane Dall'Agnol

### **Coordenação de publicação: Scriptura 4**

Conceição Beltrão Fleig

### **Editorial**

Maria Cristina Fogaça

### **Traduções**

Maria Aparecida Pabst  
Maria Ribeiro  
Marília Jacoby

### **Revisão técnica**

Andréa Ferrari  
Giselle Dalsochio Montemezzo  
Izabel Joana Dal Pont  
Maria Helena Vieira  
Martha Brizio

### **Revisão de língua portuguesa**

Lia Cremonese

### **Revisão Final**

Conceição Beltrão Fleig  
Giselle Dalsochio Montemezzo

### **Capa e editoração eletrônica**

Caio Schasiepen

### **Site**

Návia Patussi Bedin  
Nair Macena de Oliveira  
Izabel Joana Dal Pont  
Conceição Beltrão Fleig

O romance *O jardim dos suplícios*, de Octave Mirbeau, foi publicado em 13 de junho de 1899 e ilustrado por Auguste Rodin, amigo do autor. De acordo com o prefácio de Pierre Michel, o livro é o resultado da reunião de textos publicados na imprensa nos dez anos precedentes. *O jardim dos suplícios* constitui a terceira parte do livro e fora pré-publicado em 4 de abril de 1897, e de 3 de abril até 19 de junho de 1898.

Citando o prefaciador:

“A empresa vai além de uma sã gestão de seu patrimônio textual e revela uma radical colocação dos pressupostos do romance realista francês, seguindo o modelo de Balzac ou Zola. De fato, pré-publicando os extratos de Mirbeau, se inscrevem claramente na corrente decadente tal como a definiu Paul Bourget em 1885: o livro característico dessa corrente, segundo o autor, é ‘aquele onde a unidade do livro se decompõe para deixar lugar à independência da página’. (...) Mirbeau parece considerar que um fragmento é auto-suficiente e não tem minimamente necessidade de ser inserido no conjunto mais vasto que lhe conferiria seu valor estético.”

Desta obra, escolhemos justamente o fragmento do relato do suplício. Mirbeau se inspirou em um dos suplícios trazidos por Sade no final de *Os 120 dias em Sodoma*.

Um capitão de nome tcheco o lera ou no jornal ou no livro e o relata a Ernst Lanzer. A tortura contada possivelmente do alto do gozo do narrador provoca grande impacto no futuro paciente de Freud, o suficiente para que Freud o immortalize nos casos clássicos da psicanálise como o nosso conhecido *O homem dos ratos*.

A publicação do romance ocorre no auge do caso Dreyfus, e o autor, mestre do humor negro, retoma mais uma vez “os horrores da pretendida ‘civilização’”. Nada melhor do que não nos pouparmos da própria dedicatória de Mirbeau e do fragmento relativo ao suplício que vem logo a seguir.

Conceição Beltrão Fleig

*Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes,  
qui éduquent, dirigent, gouvernent les Hommes,  
je dédie ces pages de Meurtre et de Sang.  
O. M.*

## Le Jardin des supplices

*Octave Mirbeau*

Préface de Pierre Michel

Éditions du Boucher

Société Octave Mirbeau

— Vous prenez un condamné, charmante milady, un condamné, ou tout autre personnage — car il n’est pas nécessaire, pour la réussite de mon supplice, que le patient soit condamné à n’importe quoi — vous prenez un homme, autant que possible, jeune, fort, et dont les muscles soient bien résistants... en vertu de ce principe que plus il y a force, plus il y a lutte, plus il y a lutte, plus il y a douleur!... Bon... Vous le déshabillez... Bon... Et, quand il est tout nu — n’est-ce pas, milady? — vous le faites s’agenouiller, le dos courbé, sur la terre, où vous le maintenez par des chaînes, rivées à des colliers de fer qui lui serrent la nuque, les poignets, les jarrets et les chevilles... Bon! Je ne sais si je me fais bien comprendre?... Vous mettez alors, dans

### LE JARDIN DES SUPPLICES

! 176

un grand pot percé, au fond, d’un petit trou — un pot de fleurs, milady! — vous mettez un très gros rat, qu’il convient d’avoir privé de nourriture, pendant deux jours, afin d’exciter sa férocité... Et ce pot, habité par ce rat, vous l’appliquez hermétiquement, comme une énorme ventouse, sur les fesses du condamné, au moyen de solides courroies, attachées à une ceinture de cuir, qui lui entoure les reins... Ah! ah! ça se dessine!...

Il nous regarda, malicieusement, du coin de ses paupières rabattues, afin de juger de l’effet que ses paroles produisaient sur nous...

— Et alors?... fit Clara, simplement.

— Alors, milady, vous introduisez, dans le petit trou du pot

— devinez quoi?

— Est-ce que je sais, moi?...

Le bonhomme se frotta les mains, sourit affreusement, et il reprit:

— Vous introduisez une tige de fer, rougie au feu d’une forge... d’une forge portative qui est là, près de vous...

Et, quand la tige de fer est introduite, que se passe-t-il?... Ah! ah! ah!... Imaginez vous-même ce qui doit se passer, milady?...

— Mais allez donc, vieux bavard!... ordonna mon amie dont les petits pieds colères trépignaient le sable de l’allée...

— Là!... là!... calma le proluxe tourmenteur... Un peu de patience, milady... Et procédons avec méthode, s’il vous plaît... Donc, vous introduisez, dans le trou du pot, une tige de fer, rougie au feu d’une forge... Le rat veut fuir la brûlure de la tige et son éclaboussante lumière... Il s’affole, cabriole, saute et bondit, tourne sur les parois du pot, rampe et galope sur lès fesses de l’homme, qu’il chatouille d’abord et qu’ensuite il déchire de ses pattes, et mord de ses dents aiguës... cherchant une issue, à travers les chairs fouillées et sanglantes... Mais, il n’y a pas d’issue... ou, du moins, dans les premières minutes de l’affolement, le rat ne trouve pas d’issue... Et la tige de fer, manoeuvrée avec habileté et lenteur, se rapproche toujours du rat... le menace... lui roussit le poil... Que dites-vous de ce prélude?

Il respira, quelques secondes, et, posément, avec autorité, il enseigna:

*LE JARDIN DES SUPPLICES*

! 177

— Le grand mérite, en ceci, est qu'il faut savoir prolonger cette opération initiale le plus qu'on peut, car les lois de la physiologie nous apprennent qu'il n'est rien de plus horrible que la combinaison sur une chair humaine des chatouillements et des morsures... Il peut même arriver que le patient en devienne fou... Il hurle et se démène... son corps, resté libre dans l'intervalle des colliers de fer, palpète, se soulève, se tord, secoué par de douloureux frissons... Mais les membres sont maintenus solidement par les chaînes... le pot, par les courroies... Et les mouvements du condamné ne font qu'augmenter la fureur du rat, à laquelle, bientôt, vient s'ajouter la griserie du sang... C'est sublime, milady!...

— Et enfin?... fit, d'une voix brève et tremblée, Clara qui avait légèrement pâli. Le bourreau claqua de la langue et il poursuivit:

— Enfin — car je vois que vous êtes pressée de connaître le dénouement de cette admirable et joviale histoire — enfin... sous la menace de la tige rougie et grâce à l'excitation de quelques brûlures opportunes, le rat finit par trouver une issue... une issue naturelle, milady... et combien ignoble!... Ah!... ah!... ah!...

— Quelle horreur!... cria Clara.

— Ah! vous voyez... Je ne vous le fais pas dire... Et je suis fier de l'intérêt que vous prenez à mon supplice... Mais attendez... Le rat pénètre, par où vous savez... dans le corps de l'homme... en élargissant de ses pattes et de ses dents... le terrier... Ah!... ah!... ah!... le terrier qu'il creuse frénétiquement, comme de la terre... Et il crève étouffé, en même temps que le patient, lequel, après une demi-heure d'indicibles, d'incomparables tortures, finit, lui aussi, par succomber à une hémorragie... quand ce n'est pas à l'excès de la souffrance... ou encore à la congestion d'une folie épouvantable... Dans tous les cas, milady... et quelle que soit la cause finale à cette mort, croyez que c'est extrêmement beau!...

Satisfait, avec des airs d'orgueil triomphant, il conclut:

— Est-ce pas extrêmement beau, milady? N'est-ce pas là, véritablement, une invention prodigieuse... un admirable chef-d'oeuvre, en quelque sorte classique, et dont vous chercheriez, vainement, l'équivalent, dans le passé?... Je ne voudrais pas.

## OCTAVE MIRBEAU

! 178

manquer de modestie, mais convenez, milady, que les démons qui, jadis, hantèrent les forêts du Yunnan, n'imaginèrent jamais un pareil miracle... Eh bien, les juges n'en ont pas voulu!... Je leur apportais là, vous le sentez, quelque chose d'infiniment glorieux... quelque chose d'unique, en son genre, et capable d'enflammer l'inspiration de nos plus grands artistes... Ils n'en ont pas voulu... Ils ne veulent plus rien... plus rien!... Le retour à la tradition classique les effraie... Sans compter aussi toutes sortes d'interventions morales, bien pénibles à constater... l'intrigue, la concussion, la vénalité concurrente... le mépris du juste... l'horreur du beau... beau... est-ce que je sais?... Vous pensez du moins, je suis sûr, que, pour un tel service, ils m'ont élevé au mandarinat? Ah bien oui!... Rien, milady... je n'ai rien eu... Ce sont là des symptômes caractéristiques de notre déchéance... Ah! nous sommes un peuple fini, un peuple mort!... Les Japonais peuvent venir... nous ne sommes plus capables de leur résister... Adieu la Chine!...

Il se tut.

Le soleil gagnait l'ouest, et l'ombre du gibet, se déplaçant avec..."

## Editorial

O quarto número da revista SCRIPTURA mantém-se dentro do eixo temático basilar da fundação da Escola de Estudos Psicanalíticos, “As formações do psicanalista”. Neste ano, organizamos em torno do caso trabalhado por Freud, exemplar por sua patologia, “O homem dos ratos”. Esta abordagem dá seqüência a uma cronologia básica de leitura da obra de Lacan, mesmo que se trabalhe com conceitos elaborados em épocas posteriores. O tema “O homem dos ratos” surgiu no fim de 2007, como objeto de estudo para o primeiro semestre de 2008, para ser coroado com a IV Jornada de apresentação de trabalhos, em agosto do mesmo ano, em Caxias do Sul.

Os trabalhos aqui apresentados revelam o psicanalista frente ao seu tempo e ao seu fazer clínico. Revelam a forma com que cada um dos autores é perpassado pelo dia a dia da sua prática clínica e pelas buscas teóricas que efetuam. Tudo isso produz um saber que mais do que apenas um conhecimento teórico. O saber é capacidade, habilidade, absolutamente pessoal e intransferível. O conhecimento se transmite, o saber é de cada um. De Freud e de Lacan, ficou-nos o conhecimento que nos legaram por escrito, o saber, que é da ordem do inconsciente, se foi com eles.

Vamos poder observar, nos quatro textos que compõem este número da revista, o estilo de cada um, pois, em que pese sejam textos teóricos, revelam algo que é do saber de cada um dos autores. O viés por onde penetram no caso do “Homem dos Ratos” e a forma como constroem os textos dão indícios dos interesses, das dificuldades e das preocupações de cada um. Enfim, o estilo se impõe e se manifesta.

Freud iniciou o tratamento de Ernst Lanzer em 1º de outubro de 1907 e já em 30 de outubro e 6 de novembro do mesmo ano apresentou algumas questões sobre o caso nas reuniões da Sociedade Psicanalítica de Viena. Posteriormente, uma comunicação mais extensa foi feita por ele no 1º Congresso Psicanalítico Internacional, realizado em Salzburgo em 27 de abril de 1908. Finalmente, no verão de 1909, preparou a história clínica para sua publicação.

Freud deriva este nome, “Homem dos Ratos”, do sintoma principal que seu cliente apresentava: uma idéia obsedante que o atormentava, uma história de tortura que tinha ouvido durante seu serviço militar. O Homem dos Ratos imaginava que a tortura seria aplicada a seu pai (já falecido) e à sua “dama” (maneira como chamava a mulher que amava), aplicação essa que dependeria de determinadas circunstâncias sobre as quais era respon-sável. Com esse ponto de partida, Freud estabelece a estrutura básica da neurose obsessiva, desvendando seus vários mecanismos.

Ao contrário do Homem dos Lobos e do Caso Dora, que estão basicamente centrados em sonhos, todo o caso do Homem dos Ratos gira em torno dos atos e frases obsessivas, ou seja, na linguagem verbal, ou no languageiro, nas palavras. De fato, este é um caso onde a importância da linguagem se evidencia de imediato.

José Zuberger, em seu seminário, vai trabalhar essas questões da linguagem que aparecem no trabalho de Freud e sobre como as palavras e suas homofonias possibilitam a elucidação do caso. Introduce a questão central de seu trabalho, “A propósito do Pai”, colocando a diferença de estratégias utilizadas por Dora e pelo Homem dos Ratos para sustentar o pai. Dora, no lugar onde o pai falha, vem para sustentá-lo. Já o Homem dos Ratos produz uma construção obsessiva – “Delíria” para Freud. E é em torno da questão da falha paterna que Zuberger constrói um texto extremamente rico em possibilidades de leitura e de grande proveito para a prática clínica.

Mário Fleig traz o mito como veículo condutor do trágico no discurso do analisando e a grande tarefa que se põe para o psicanalista, que é a de capturar a estrutura através da escuta dos meandros da narrativa. Dispõe-se, portanto, a discutir a relação entre mito e estrutura na clínica psicanalítica, distinguindo entre mito e narrativa, com seus enredos, e a estrutura ou os elementos mínimos que delimitam o trágico. O trágico, sendo o que define a especificidade da condição humana, é o estranho do estranho, que só passa a ter existência quando o trabalho analítico permite a nomeação da contradição que aparece na fala. Como trabalhar esta emergência do sujeito é o que Fleig vai propor, falando na interpretação psicanalítica como aposta na modalização da estrutura trágica. Que o psicanalista, na escuta da narrativa e na leitura do texto que o paciente lhe traz, possa apreender a contradição subjacente e fazer a intervenção precisa que produza efeitos de interpretação.

Sônia Noll, em seu texto “Neurose obsessiva – um recorte” lança-nos de saída uma questão: “Será que a neurose obsessiva manifesta-se hoje com as mesmas reações que Freud observava em sua época?” Desenvolve uma descrição mais pormenorizada do caso analisado por Freud, acrescentando a releitura lacaniana e contribuições de Charles Melman.

Finalmente, temos a tradução do texto de Jacques Lacan “O mito individual do neurótico ou a poesia e verdade na neurose” feita por nossas colegas Maria Aparecida Pabst e Maria Helena R. Vieira.

O Mito aparece como o que dá uma formulação discursiva à verdade do sujeito e o que atualiza e provoca a angústia e, é sob este prisma que Lacan propõe sua escuta. Aquilo que o paciente nos traz discursivamente, diz Lacan, vem organizado como mito e exprime as relações fundamentais do seu modo de ser no mundo. E, a escolha do relato clínico do “Homem dos Ratos” se dá justamente porque aí a emergência da construção mítica é muito clara e simples de observar. Lacan encontra no roteiro impossível e fantasístico, traçado pelo Homem dos Ratos para pagar sua dívida, um pequeno drama, uma gesta do que ele chama de o mito individual do neurótico.

Encerramos assim este quarto circuito de textos certamente desafiadores, na certeza de que as indagações aqui produzidas vão frutificar em mais estudos e novas produções, em prol do contínuo desenvolvimento do espírito da pesquisa e da escrita do psicanalista. Será esta uma ambição que queremos e que podemos sustentar? Quais os caminhos mais promissores e éticos que podemos buscar e construir?

Maria Cristina Fogaça

## A propósito do Pai – O homem dos ratos<sup>1</sup>

José Zuberma<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Conferência ministrada em Porto Alegre, na Clínica de Atendimento Psicológico da UFRGS, em 26 de maio de 2007.

<sup>2</sup> Psicanalista em Buenos Aires, membro da Escuela Freudiana de Buenos Aires.

Transcrição e tradução: Marília Jacoby e Maria Ribeiro  
Revisão Técnica: Martha Brizio

Para falar de como o Homem dos Ratos sustenta o Pai, retomemos Dora e como ela o faz. Iniciaremos a partir da diferente sustentação do Pai em Dora e no Homem dos Ratos.

Freud disse em *Totem e tabu* que a religião não é um delírio, mas é uma neurose obsessiva. E, na religião, há de se sustentar o Pai como poderoso. Porém, Dora e o Homem dos Ratos utilizam-se de estratégias diferentes para sustentar o Pai. No caso de Dora, no lugar onde o Pai falha, ela vem para sustentá-lo. Vamos percorrer agora a forma como o Homem dos Ratos sustenta o Pai. Para começar, vamos dar a palavra ao Homem dos Ratos:

“Acho que começarei hoje com a experiência que constituiu o motivo imediato para eu vir visitá-lo”, diz o Homem dos Ratos a Freud.

Foi em agosto, durante as manobras em uma unidade militar. Eu antes estivera padecendo e me atormentando com todas as espécies de pensamentos obsessivos, mas eles passaram rapidamente durante as manobras. Eu estava a fim de mostrar aos oficiais regulares que pessoas como eu não só haviam aprendido bastante, mas também podiam agüentar bastante. Um dia, partimos de X, em marcha lenta.

Durante uma parada, perdi meus óculos e, embora pudesse encontrá-los facilmente, não queria atrasar nossa partida, de modo que os deixei para lá. Todavia, telegrafei aos meus oculistas em Viena para que me enviassem um par, pelo próximo correio. Durante aquela mesma parada, sentei-me entre dois oficiais, um dos quais, um capitão de nome tcheco, não iria ter pouca importância para mim. Eu tinha certo terror dele, pois ele obviamente gostava

de crueldade. Não digo que era um homem mau, mas no grupo de oficiais ele sempre havia defendido a introdução de castigo corporal, de modo que eu fora obrigado a discordar dele com veemência. Pois bem, durante a parada passamos a conversar, e o capitão contou-me que havia lido sobre um castigo particularmente horrível aplicado no Leste.<sup>3</sup>

<sup>3</sup> Traduzido de Freud, S. “A propósito de un caso de neurosis obsesiva”. In: *Obra*. Buenos Aires: Amorrortu, v.X, ANO, p.132-133.

Então, quando começam as manobras, no ambiente de guerra, acalma um pouco o supereu. Ou seja, não está de todo miserável. E o castigo terrorífico de que lhe falara o capitão constitui em introduzir-lhe um rato pelo ânus. Pode-se dizer que isto é parte do que leva este homem à consulta.

Ele propõe devolver o dinheiro que foi pago por seus óculos, pois, se não devolver o dinheiro, o suplício dos ratos se cumprirá, com a dama e com o pai. Freud se surpreende um pouco com isto, mas diretamente se surpreende muito mais quando o Homem dos Ratos lhe diz que o pai morrera há nove anos. Mas afinal, de que está falando este homem?

O valor em questão é uma cifra ínfima, apenas três coroas e oitenta. E o capitão cruel lhe havia avisado que o Tenente A pagara o reembolso. Então, ele quer devolver o dinheiro, e quer dá-lo ao Tenente A, o qual diz que não pagou, mas que B pagou. Ele antes havia jurado ter de devolver ao Tenente A as três coroas e oitenta. Mas, quando o Tenente A lhe diz: “Eu não paguei, B o pagou”, não pode cumprir o juramento e se desespera por não poder fazê-lo.

Como pode fazer para cumprir o juramento? Vai a B e este lhe diz que foi a funcionária do correio



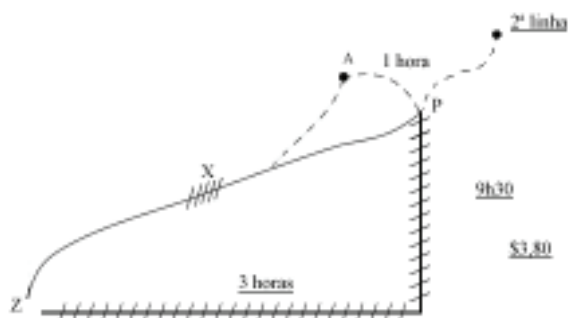
que pagou. Então, começa a pensar em ir com A e com B até a funcionária do correio, o que é absurdo, pois como irá dizer ao Tenente A: “Acompanha-me até o correio” – que fica a três horas de viagem – “para devolver o dinheiro, porque eu fiz um juramento? O Tenente A vai pensar que estou louco.” E o Tenente B, se não o pagou, “por que irá acompanhar-me na viagem?”, pergunta-se o Homem dos Ratos.

De qualquer forma, este senhor tem um juramento impossível de se cumprir. Não há maneira de cumprir o juramento, e aqui enlouquece e passa muito mal. O que nos perguntamos é que juramento não pode cumprir, ou por que se propõe um juramento que nunca poderá cumprir?

É curioso, porque Freud diz que o sintoma da histérica é de um só tempo e o sintoma do obsessivo tem dois tempos. Primeiro lhe ocorre uma coisa e depois o contrário. E, justamente, o único caso que tem duas versões é o do Homem dos Ratos. Tem a versão publicada e a versão do Original Record, depois publicada por Strachey. Elas têm algumas diferenças que são interessantes de se marcar.

Vamos examinar o desenho que está na Figura I, retirado da nota agregada em 1923, para ilustrar como é isto que ele diz.<sup>4</sup>

<sup>4</sup> Idem, p.166.



Então, ele chega às 9h30min na estação P. O Tenente A já havia ido à sua casa, distante uma hora. E para ir ao local Z, onde está o correio, são três horas de trem. De P a Z é um caminho. X é o local das manobras. Diz que vai buscar B, e com B viajará uma hora até A. E, com A, vai ou de carro de X a Z, ou de trem de P a Z, o que leva três horas. Depois volta a P para tomar o trem que o levará a Viena.

Depois de despachar sua bagagem, começa a indagar onde está o Tenente B. Às 10h saíria o trem até Z. Ao terminar de despachar sua bagagem e localizar B, averiguando bem onde estaria A, descobre que o trem das 10h já havia partido. Como ele fez para si mesmo um juramento que primeiramente iria pagar para A, depois pagaria para

B, queria ir com os dois até Z. Agora, tampouco pode fazê-lo. Já havia desistido disso, porque iriam pensar que estava louco. Por que o acompanhariam para devolver três coroas e oitenta? A passagem custa mais caro, não faria sentido.

Então, sobe no trem, vai ao refeitório, o garçom lhe oferece o cardápio e ele faz o pedido de um prato. É então que lhe ocorre que está ainda em tempo de voltar a P, tomar outro trem, e, como a passagem estava marcada para o mesmo dia, podia pegar o trem da noite para Viena. Contudo, imediatamente lhe ocorre a idéia: “Como vou fazer com o garçom? Já lhe pedi a comida! Se não cumpro com isso, ocorre o suplício com minha dama e com meu pai.” Não há maneira de cumprir o juramento. Inventava modos diversos, mas não há maneira de cumpri-lo.

Freud diz que, a essa altura, já devia saber que fora a funcionária quem pagara, ainda que dissesse depois que sentira muito. O interessante disso tudo é que, para toda a loucura desse homem, Freud não diz ser um delírio, como diz no caso Schreber – que é um delírio psicótico. Não diz *Whan*, para delírio, mas diz, sim, *Deliria*. E *deliria*, como Masotta preferiu traduzir, no Original Record, é uma construção obsessiva.

O Homem dos Ratos, completamente transtornado, parece um louco de guerra. Sem dúvida, sublinho que Freud não diz *Whan*, mais diz *Deliria*. Então, qual o sentido de todos esses delírios? O sujeito trata, em todo caso, de restituir a função do Pai. Trata de encontrar uma novidade onde, como diz Freud, “o Pai sempre tem razão, o Pai não se equivoca”. Nisso, aparece em Freud claramente, pela primeira vez, que o Pai não é uma conduta, não se lê na conduta do Pai se é bom ou se é atento. O Pai é uma posição simbólica. A função do Pai, conforme trabalhamos em Dora, se lê como uma função simbólica. E nisso podemos usar a velha metáfora paterna, como a escreve Lacan e que encontramos na Figura II.

$$\frac{NP}{DM} \longleftarrow \frac{DM}{x} \longrightarrow NP \quad \left( \frac{A}{Falo} \right)$$

O sujeito está para o desejo da Mãe, como o desejo da Mãe está para o Nome-do-Pai. Por isto “metáfora”, porque há uma substituição. Se o desejo da Mãe remete ao Nome-do-Pai, o sujeito se constitui de tal modo que o Nome-do-Pai faz circular o falo no lugar do Outro. Entra, então, a

significação fálica. A significação fálica entra no discurso. Não é que fale coisas delirantes, incompreensíveis, como no caso de Schreber, que, digamos, não entram na significação fálica.

Digamos que o desejo da Mãe dá lugar ao Nome-do-Pai. Em *Totem e tabu*, Freud toma o caso de uma tribo australiana, onde a metade era *Emu* e a outra metade era *Canguru*. Então, a mulher ficava grávida de um homem qualquer, não importava quem era. Na metade da gestação, pelos quatro meses e meio, quando já sentia os chutes do bebê, aí ela dizia que a penetrou o espírito de um *Emu* ou o espírito de um *Canguru*. Se a penetrou um espírito de *Emu*, a criança vai ser *Emu*, sua tribo é *Emu*. Se a penetrou o espírito de *Canguru*, a criança vai ser então *Canguru*... A partir daí, *Canguru* opera como significante maior, como Nome-do-Pai.

Por que é o significante maior? Porque, se for um menino *Emu*, terá de casar-se com uma mulher *Canguru*. Se for *Canguru*, vai ter de casar-se com uma mulher *Emu*. Com efeito, casar-se com alguém da mesma tribo é incesto. Então, salvo se nós formos dessa tribo australiana, e acreditarmos realmente que penetrou um espírito na metade da gestação, dizemos que o desejo da Mãe em desconhecimento elege o Nome-do-Pai. É como a escolha da neurose, que não é consciente. Trata-se de um desconhecimento, no qual, inconscientemente, vai-se escolhendo.

A Mãe elege quem será o Pai, para além de si mesma. E se a mãe não foi penetrada nem pelo espírito de *Canguru* nem pelo espírito de *Emu*, o que vai acontecer ao filho? Tornar-se-á psicótico, pois, se a mãe não elege o Nome-do-Pai, o filho será psicótico, segue pertencendo à mãe, porque esta não o dá ao Pai. Por isso, Freud diz que o Totem é o *protopai*, um animal antigo que nomeia a tribo e que opera como Pai. Se elege ou *Canguru* ou *Emu*, esse é o significante maior, na medida em que vai determinar a vida da criança.

Já existe aí a proibição do incesto. Assim, se a mãe se remete ao Nome-do-Pai, o falo passa a circular no campo do Outro. Pode-se, então, sustentar a significação fálica. Quando isso ocorre, estamos no caso das neuroses. Na publicação oficial do caso, em 1910, Freud quer examinar especialmente a relação do obsessivo com o pai e omite qualquer referência à mãe. Já no Original Record, como era anotado a cada dia, temos mais referências à mãe, as quais me pareceram importantes.

Quais delas? Primeiramente, quando diz que a mãe respeita o pai, mas não o deseja. Quer dizer que há algo do Desejo da Mãe que não remete ao Nome-do-Pai. E Freud diz ali que não basta que a mãe respeite o pai para dar um lugar ao filho, mas que ela terá de valorizá-lo e desejá-lo no sentido da sexualidade. Ela tem de valorizá-lo, amá-lo e desejá-lo no sentido da sexualidade. O que não é pouco!

A outra questão é que quando o Homem dos Ratos diz (e isto está no Original Record) que ele não pode tocar o dinheiro do pai, Freud se pergunta o porquê dele não poder fazê-lo. Então, lhe faz algumas perguntas e chega à conclusão de que não pode tocar o dinheiro do pai porque este provém da via materna.

Retornando para *Totem e tabu*:

O tabu é uma proibição primeva, forçosamente imposta (por alguma autoridade) de fora, e dirigida contra os desejos mais poderosos a que estão sujeitos os seres humanos. O desejo de violá-lo persiste no inconsciente; aqueles que obedecem ao tabu têm uma atitude ambivalente quanto ao que o tabu proíbe. O poder mágico atribuído ao tabu baseia-se na capacidade de provocar a tentação (...).

O homem assume a proibição, mas sempre está tentado.

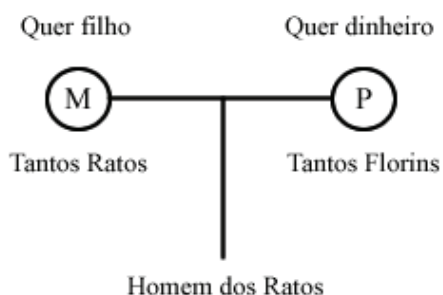
O poder mágico atribuído ao tabu baseia-se na capacidade de provocar a tentação e atua como um contágio porque os exemplos são contagiosos e porque o desejo proibido no inconsciente desloca-se de uma coisa para outra.

Digamos: uma coisa vai contagiando a outra, e assim por diante. Delírio de *Toucher* (fobia de contato), distintas coisas vão tomando o valor de incesto.

Então, Freud o interroga por que não pode tocar no dinheiro do pai, se a ele corresponde. O pai havia falecido há nove anos, por que não podia tocar o dinheiro do pai? Freud começa a perguntar-lhe isso e conclui que o Homem dos Ratos não pode tocar o dinheiro do pai porque este provém da via materna. Tocando o dinheiro do pai, por contágio (a fobia de contato), isso se torna incesto. Eis a referência à mãe: se ele toca o dinheiro, é incesto.

Então, qual o lugar estrutural de onde advém o Homem dos Ratos? É o dinheiro da mãe

(conforme Figura III), que se casa com esse pai. A mãe tem o dinheiro e tudo o que quer da vida é ter um filho. O pai quer o dinheiro da mãe. Disso se pode depreender que o lugar estrutural: a mãe quer o filhinho, o pai quer o dinheiro. Então, a mãe vai ter uma “ratinha”: tantos ratos (*mãe*), tantos florins (*pai*).



A mãe quer ganhar do pai, que este a engravide e tenha um filho. Porém isso não é um filho, pois não há valorização sexual do pai, não há desejo, não há amor. E a ele não interessa essa mulher! Interessa-lhe o seu dinheiro. Disso deduz-se que o lugar estrutural é “tantos ratos, tantos florins”. Esse lugar está determinado simbolicamente para ele. E os sintomas começam quando ele pode interrogar esse lugar. Sintomas nos quais não pode descumprir o juramento. Ou, dito de outra forma, todos os sintomas têm em comum um juramento impossível de cumprir. Agora vamos entender por quê.

Isso Freud também irá descobrir na transferência, porque há dois momentos transferenciais importantes. Um, quando o Homem dos Ratos fala que “o capitão contou-me que havia lido sobre um castigo particularmente horrível aplicado no Leste”. Freud observa:

Aqui o paciente interrompeu-se, levantou-se do divã e pediu-me que lhe poupasse a exposição dos detalhes. Assegurei-lhe que eu próprio não tinha gosto, qualquer que fosse, por crueldade, e certamente não tinha desejo algum de atormentá-lo; contudo, naturalmente não podia conceder-lhe algo que estava além de minhas forças. Ele podia, igualmente, pedir-me para lhe dar dois cometas. A superação das resistências era uma lei do tratamento, e de forma alguma poder-se-ia dispensá-la. (...) Continuei, dizendo que faria tudo que pudesse para, não obstante, adivinhar o pleno significado de quaisquer pistas que me fornecesse. Será que ele estava pensando em cerca de

estacas? – “Não, isso não; ... o criminoso foi amarrado...”<sup>5</sup>

Bem, com todo o medo, 6 Idem, p.148-149.

finalmente ele conta o martírio dos ratos, e aí Freud nos diz que ele sente *horror ante um prazer ignorado por ele mesmo*. Horror ante um prazer que ele não podia suportar que lhe pertencesse. E aqui Freud percorre, com sua prolixidade, minuciosamente, todo o percurso das representações, porque tem de demonstrar o que é a psicanálise.

Dessa restituição da função paterna, ele toma o percurso das associações do paciente. Havia-se descoberto que os ratos também podiam contagiar a sífilis. Pênis infantil associa com verme, sendo que ele já havia se queixado das lombrigas que tivera na infância, dos parasitas que tivera na infância, e também com ratos, já que podem habitar o ânus no tormento. Nomeia um bicho que pode ser um rato, que saía do túmulo do pai. Quando viu que um furão saía – um furão que havia no cemitério de Viena, e que confunde com um rato –, diz: “este rato fez um festim com o cadáver de meu pai”.

Nessa associação, aparece o horror ante um prazer por ele mesmo ignorado, ante um gozo por ele ignorado.

Então, qual é o juramento impossível? O pai lhe havia dito que não precisava casar com a prima. A mãe lhe diz que seria bom que se casasse com a prima, porque ela teria muito dinheiro e gostava dele. Essa prima havia sido operada dos ovários. Então, diz ele, se casar com a dama, algo lhe ocorrerá além. O “além”, no que lê Masotta, é uma outra realidade, uma outra cena.

A questão é: se elege a dama, não pode ter filhos. Se escolhe a prima, esta não pode ter filhos. Não pode pensar-se habilitado como progenitor... aparece a falha do Pai. Se ele casa com essa mulher, que o pai proibiu, algo ocorrerá ao pai. Porém, em realidade, não poderá ter filhos. Caso se identifique com o ideal do eu paterno, coloca-se como progenitor. Mas, se não o obedece, o mata.

Quer dizer, se faz o mesmo que o pai (que se casa com uma mulher com dinheiro), não pode ter filhos – e o pai irá sofrer. Desobedecendo ao pai e não casando, vai parar no mesmo lugar onde ele está. Esse é o juramento impossível, ou seja, assim como o pai tem esta falha capital na constituição de seu casal, falha na qual a mãe está claramente implicada, ele não tem saída. Desobedecendo ao pai, faz o mesmo que ele, não pode ter filhos.

Desobedecendo ao pai, tampouco pode ter filhos e isso o tortura. Então, não há maneira dele assumir como homem no que se refere à perspectiva de pai.

O Homem dos Ratos tem sua primeira relação sexual com a enfermeira do sanatório aos 26 anos. E foi uma das poucas relações sexuais que ele teve. Para um homem que é um oficial de exército, bom rapaz e bem-apresentado, não é tão comum que ocorra coisas como ocorre a ele, que vai procurar uma prostituta e após uma discussão termina por pagar e retirar-se; que sempre tem um motivo para não se aproximar de uma dama; que só pôde ter relações com a enfermeira da clínica onde esteve, e ainda deseja voltar a essa clínica para encontrá-la!

Nesse juramento impossível, não há maneira de ele se encontrar com os títulos viris nem com a possibilidade de ser pai. O impossível, para ele, é ser um homem e ser um pai. Isso desliza para vários sintomas: jura pagar para A e não pode pagar-lhe; jura pagar para B e não lhe corresponde; jura pagar à funcionária do correio e já se foi o trem; diz que irá voltar, mas já pedira ao garçom um prato do cardápio.

O impossível é a posição onde possa ser chamado de sujeito, em que possa assumir-se como varão e como pai. O que nos diz Freud é que, se desobedece ao pai, o mata; e se o obedece, digamos, também. Tratamos de descobrir, por todos os meios, um pai cuja palavra valha. Por isso, diz Freud, é que o pai sempre tem de ter razão, não pode equivocar-se. Se diz: “não se case”, então não se casa. Mas então ele não se casa com ninguém, não pode ser progenitor, não pode ser pai. E, se casa, desobedecendo ao pai e obedecendo à mãe, fazendo o mesmo que o pai, ficará sem ter filhos porque essa mulher é estéril. Não há como ele possa vir a ser pai. Esse é o juramento que não pode cumprir e morre sem ter filhos, com essas poucas relações sexuais, havendo realizado tão pouco como varão. Esse é o lugar ao qual está destinado o Homem dos Ratos.

Portanto, é porque falha a função paterna que o juramento se torna impossível. Não é que haja falta na função paterna; sempre há falta na função paterna, porque um pai nunca está à altura da lei. Todo pai transmite a lei, mas nunca estamos à sua altura. Se alguém espera algo de um filho, já não é pura lei. Para qualquer um de nós, se um filho abandona seus estudos universitários, é uma dor tremenda, porque se espera que seja um estudioso. Digamos que se espera algo de um filho. Espera-se que estude, que se forme, que se case em

determinada época... Se isso não se dá, sente-se uma dor, o que quer dizer que não apenas transmite-se a lei (realizar teu desejo, proibir o incesto e sustentar o ideal do eu) como também se espera algo do filho.

Nisto, há Pai Imaginário, há Pai Real. Mas quando se goza de uma mulher, não há Pai. Não está na função da lei, está em função de seu desejo. Uma coisa é **falta** e outra coisa é **falha**. Para mim, é importantíssimo distinguir. Não há função sem falta, mas a falha é outra questão. A falha na função paterna é algo que ocorreu a esse homem nessa posição. Inclusive, para ilustrar como falha a função paterna e que o juramento é impossível, chega a dizer o Homem dos Ratos a Freud que, se vê uma mulher nua, o pai vai morrer além. Não há maneira de sustentar a função paterna, porque esta está falha. Ele quer restituí-la fazendo vários juramentos, sempre impossíveis.

Justamente, a proibição do Pai, a proibição do incesto, é o que faz com que o desejo seja indestrutível. Se o pai não se inscreve como posição inconsciente, o sujeito não pode sustentar seu desejo. Se algo é possível de ler em todos os sintomas do Homem dos Ratos, em que qualquer coisa que faça provoca a morte do pai, temos que ele deseja ter um Pai morto, um pai que valha pela palavra. Não que ele faça valer a palavra do pai, senão um pai que valha pela palavra. Pai morto é quem vale pela palavra no Simbólico, como diz Freud. Porém, pai morto é também quem não responde.

Do Pai morto, diz Lacan, no Seminário 17, que o túmulo de Cristo estava vazio para os cristãos. Alguém vai perguntar a Cristo... vai ao santo sepulcro, onde esteve a cruz, onde está a lápide, onde esteve deitado Cristo. Mas este Cristo não responde! O Pai morto também é o Pai Real, este pai que não nos responde. Assim como o túmulo de Cristo está vazio para os cristãos, o túmulo de Marx está vazio para os marxistas; eles têm de inventar algo, inventar o que fazer. Da mesma forma, o túmulo de Lacan estaria vazio para os lacanianos. Lendo sua letra, temos de inventar o que fazer!

Mas, para o Homem dos Ratos, o pai não é um Pai morto, porque ele não pôde consumir o que Freud chamou o “assassinato do Pai”, fazer com que o pai não valha pela presença, mas que valha pela palavra, como lei, e por este lugar onde o Pai não responde por seu gozo. Não somente o pai não responde por seu gozo porque não o confessa ao filho como porque ele mesmo não sabe do que goza.

Digamos que ele nunca poderia explicar todas as razões de seu gozo, porque se trata do sujeito do inconsciente. E quem pode explicar?

O que o pai, sim, pode transmitir é “gosto desta mulher”. E isso de um modo comum, no cotidiano: ao lhe fazer um carinho enquanto ela cozinha; ao dar-lhe um beijo quando ela passa; possibilitando que se note de mil maneiras que ele deseja esta mulher, que a ama e goza de seu corpo. Isso se transmite.

O pai do Homem dos Ratos lhe transmite que o matrimônio é um negócio. E, por isso, para o filho, fica esta posição de “tantos ratos, tantos florins” que Freud descobre na transferência. Quando ele fica sabendo que aquela que desce das escadas é a filha de Freud, a imagina com duas defecções em lugar dos olhos; e Freud interpreta “tantos ratos, tantos florins”, que é a única maneira de interpretá-lo.

Ele pensa que essa mulher, por ser filha de Freud e este ser um médico tão reconhecido, terá dinheiro. Então, busca fazer o mesmo que o pai: casar-se com uma mulher de dinheiro. Mas não transmite o gosto por uma mulher nem no Real nem no Simbólico da Lei. Portanto, aqui, não há Pai morto. E, se há alguém que promete para si o assassinato do pai, é no obsessivo que nunca termina de cumprir.

Assim funcionam os obsessivos: “Quando for grande, vou atravessar a rua”, “Quando for grande, vou ver o que fazer”, ou “Depois dos exames, vamos nos encontrar”, “Quando terminar a tese farei isso ou aquilo”. Sempre há uma promessa para depois. “Depois que faça o ato, aí podemos”, “Depois que realizar o assassinato do pai, vamos poder”. O obsessivo sempre promete que, depois deste grande ato que vai fazer, aí vai começar tudo de novo. Porém, nunca pode fazê-lo! Há o lugar estrutural a que é chamado, e é o que torna mais difícil a análise dos obsessivos.

A idéia do obsessivo não é que, se mata o Pai, ainda que no analista, adquire os títulos... Por exemplo, quando lhe aparece o pai morto, é quando ele tem uma ereção em frente ao espelho. É condição que exista pai morto para que exista ereção. Então, digamos, ele se promete para um tempo que nunca chega, promete um juramento que não pode cumprir, se promete um ato que nunca chega a completar, por essa impossibilidade.

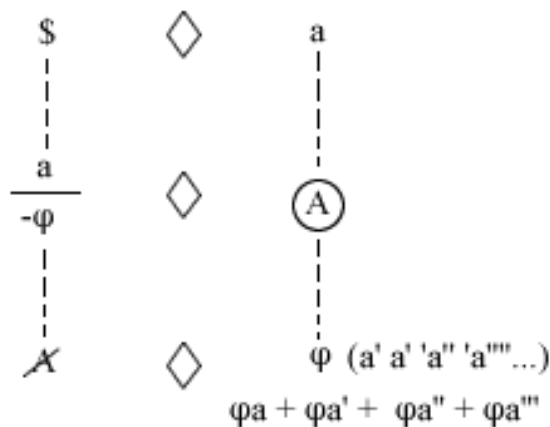
Lacan tem uma frase que diz que a proibição paterna protege o homem a quem proíbe. A proibição paterna do incesto faz o desejo de

estrutura. Em realidade, protege esse homem. Então, Pai Simbólico, função do Pai, é o que permite aceder a esse lugar. O Nome-do-Pai, este do tempo de Lacan (depois haverá os Nomes-do-Pai), quando existe (no Simbólico), é este lugar em que o sujeito identifica Pai e Lei.

Não há maneira de identificar o pai do Homem dos Ratos como o portador da Lei, porque quem respeita a Lei não faz do matrimônio um negócio. Portanto, a Lei está falha. Se ele não se casa com uma mulher que ama, não pode transmitir uma lei. Estão falhas todas as transmissões, e assim não pode cumprir o juramento.

Quer dizer que o Homem dos Ratos carece dos títulos para a função sexuada que o Pai permite. Lacan, no Seminário 5, nos diz que, quando o pai transmite os títulos viris, o menininho mete os títulos nos bolsos e caminha tranqüilo pela vida. Quando o pai não transmite, quando isso falha, sempre há um juramento impossível de cumprir. Sempre há uma promessa, que depois de um grande ato vai cumprir-se, e que nunca pode terminar de completar-se.

Vejamos o fantasma da histérica (ver Figura IV). A histérica, quando descobre a falta do Outro, quando descobre que o Outro está barrado, se oferece como *a* que o completa. É o que chamamos o lado sacrificial, o gozo sacrificial da histérica: fazer-lhe sentir que lhe falta um objeto, e que esse objeto que lhe falta sou eu.



É como no caso de uma moça que eu atendia e que ia ao povoado onde nasceu... Era médica e ia uma vez por semana atender nesse povoado. Era filha única, e eu não podia entender para que ela ia. Ela viajava toda a noite de quinta-feira, atendia toda a sexta-feira e, ao terminar de atender, voltava de microônibus. O que pagava de aluguel do consultório, o que pagava com as viagens, era quase equivalente ao que ganhava por trabalhar todo o

dia. Então eu insistia, às vezes demasiada e desesperadamente, em perguntar para que ela fazia tal sacrifício. E não podia entender do ponto de vista da consciência. Todas as respostas que ela dava não me faziam sentido: “Meu povo, eu nasci lá...” Eu dizia: “Está bem, nasceste lá, vá visitar de vez em quando, para passear, mas não todas as sextas-feiras para trabalhar, com este esforço. Vá visitar teus amigos de colégio, se não te falta tempo.” Chegava para trabalhar todo o dia e retornava. Para que ia? A consciência não responde... Tempos depois, sai uma associação; o povo comentava que seu pai era impotente, havia corrido o rumor. Ela ia mostrar que seu pai não era impotente. Ia somente para isso. Ela se oferece como objeto que completa o Outro, o que deixa a castração abaixo da barra (ver Figura IV). Abaixo da barra, não-recalcado, neste ponto, não reconhece a castração.

Atrás de todo grande homem há uma mulher. É o que coloca uma histérica. Mas esta histérica não é uma grande mulher porque dá seus concertos, escreve seus livros ou faz seus trabalhos, mas porque sustenta um grande homem. Esse é o modo da histérica sustentar o Pai, o Outro.

Sempre vai ao povoado para mostrar que o pai não é impotente. Por trás de todo grande homem, há uma mulher. Mas ninguém a conhece! Porque não é uma grande mulher por ter escrito seus livros, ter feito seus concertos de violino, suas conferências, pintar seus quadros, tentar conhecer-se como sujeito! Justamente, o jogo da histérica é que ela não tenta conhecer-se como sujeito, se oferecendo como objeto que completa o Outro. E quer ser reconhecida como objeto de luxo que sustenta o Outro.

São casais que têm uma rainha: que é um objeto. “Trata-me como uma porcelana.” Por isso Freud disse das histéricas: “Não faz falta que leia minha teoria, não importa que não aprove muito minha teoria. Diga o que lhe ocorre, diga sua palavra.” Apresente-se como sujeito! Qual é seu desejo? Os autores usaram as histéricas para difundir sua teoria; qualquer religião tem usado as mulheres para que lhe sirvam; qualquer amo tem usado as mulheres para que desenhem sua teoria. Freud diz: “Não faz falta que acredite na Psicanálise, o que faz falta é que diga o que pensa”. Ou seja, que se apresente como sujeito. E elas insistem em ser o objeto que completa o Outro...

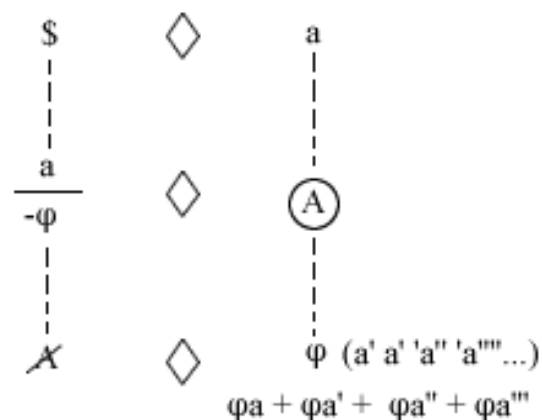
O obsessivo, por sua vez, tem outra estratégia. Não é um sintoma em um só tempo. É um sintoma em dois tempos, como nos diz Freud. No lugar onde

deve estar o sujeito, a histérica se oferece como objeto. Agora, onde deve estar o sujeito, Lacan coloca A barrado. Mas não porque reconheça a barra no Outro, mas porque carrega a dívida do pai. O pai tem uma dívida simbólica: ele se casou por interesse, não se casou por amor. Casou-se para ganhar os florins da esposa. Essa dívida impagável do pai é a que ele não pode pagar, porque nenhum sujeito pode pagar a dívida de outro.

Um obsessivo quer se responsabilizar pela dívida do Pai, mas nunca poderá pagá-la. No Antigo Testamento, diz-se que os filhos pagarão pelos pecados dos pais. Isso é certo. Mas não podem pagar a dívida. Freud diz que a herança não é o que nos chegou, mas o que conquistamos. Os que não conquistam a herança não podem usá-la! Dos que Freud elegeu, muitos não foram freudianos, porque não trataram de conquistar a herança. Freudianos são, como Lacan, os que conquistam a letra de Freud. O que não se conquista, não lhe pertence. E mal se gasta.

Na história, há muitos obsessivos que vão perdendo o apartamento, o dinheiro, tudo o que lhes deixou o pai – e o perdem mal. Perdem mal porque não se apropriaram do que lhes foi dado. É impossível pagar a dívida do pai.

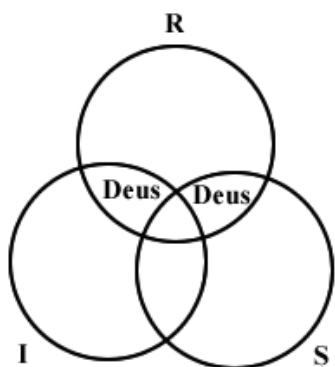
No outro lado, onde deve estar o objeto, a histérica coloca o Pai, o Homem. Uma mulher deve atender ao Homem, com maiúscula, que não é um qualquer, é “O Homem”. E o obsessivo, no lugar do objeto *a*, Lacan assim escreve o fantasma do obsessivo (ver Figura V). Quer dizer que o objeto é sempre função de falo. Não há um objeto *a* que me cause. Então, haverá uma larga série de objetos, onde nenhum será o objeto-causea.



Freud, nos três artigos “Sobre a tendência universal à depreciação na esfera do amor”, “Um tipo particular de escolha de objeto feito pelos homens” e “O tabu da virgindade?”, diz dos

obsessivos que, como não puderam atravessar a castração na mãe e na irmã, a mãe fálica não cai. Cada objeto vai ter função de falo, cada objeto é fator de falo (Figura V). Isso quer dizer que não se constitui o objeto *a* como causa de desejo. São todas histórias iguais, nas quais o obsessivo vai mantendo relações sexuais (ele não costuma ter problemas com a ereção). Ele pode manter relações sexuais, mas com a condição de denegrir a mulher.

Freud nos diz que a estratégia do obsessivo é ter a *santa* e a *puta*. Freud diz que assim é seu modo, os dois tempos, dissociando, de não atravessar a castração. Uma é a mãe, situação em que eu sou tudo para ela e ela é tudo para mim. Essa é a santa. Eu era tudo para ela, ela era tudo para mim, não importava outra coisa. Se Maria tem tantos milhões de crentes em todo o mundo, é porque todos nós, no inconsciente, aspiramos a uma mãe que seja cem por cento mãe e zero por cento mulher, que seja uma virgem. Se no mito crêem tantas pessoas, é porque alguma verdade ele traz. E a verdade que traz o mito de Maria é que, no inconsciente, todos nós construímos uma mãe virgem.



Vejamos o nó borromeano, que é uma expressão da Santíssima Trindade (Figura VI). Três são um e um é três. Penso que Freud resolve sua relação com o Judaísmo em “Moisés e o monoteísmo”, porque ali ele diz: o Pai vem de outro lado. Moisés era egípcio... o pai vem no lugar do Outro. O que significa para um judeu dizer que Moisés era egípcio? É algo como: “o Pai sempre vem de outro lado, do lugar do Outro”. E creio que Lacan resolve o mistério da Santíssima Trindade (onde três são um e um é três) quando se descobre o nó borromeo (Real, Simbólico e Imaginário); três e um ao mesmo tempo!

Freud diz que essas são estratégias para não atravessar a castração na mãe e na irmã. Que o objeto é sempre um fator de falo. Uma era a mãe *santa*,

situação em que eu era tudo para ela e ela era tudo para mim; outra era a *puta*, quando descobri que a mãe tinha relações como qualquer mulher.

Ambas são maternas, diz-nos Freud, porque ambas estão sempre dispostas a recebê-lo. Uma prostituta, basta tocar a campainha e estará pronta para servi-lo. E uma santa que está sempre esperando que venha lhe pedir algo e está sempre disposta a conceder favores... Lacan agrega, ao apresentar essas duas fórmulas do Seminário 8, o fantasma na histeria e o fantasma no obsessivo...

Freud diz, em “Sobre a tendência universal à depreciação na esfera do amor”, que esses homens (os obsessivos) têm muitas aventuras, porém nenhuma é uma história de amor; elas são todas iguais. Por isso, todas são representantes do falo! Assim, o obsessivo age de um modo rotineiro, que não é uma história de amor. Não tem “uma” história de amor, depois “outra” história de amor, depois “outra” história de amor... São histórias rotineiras e bastante sem afeto.

Isso diz Freud nestes artigos. São três artigos curtos, mas que vale a pena ler.

Bem, para encurtar, no Homem dos Ratos, quais são os lugares onde Freud descobre tudo isso? Quais são as pontas que usa? Um lugar está nas teorias freudianas a respeito da linguagem e o outro, na transferência. São dois os lugares centrais, na transferência, em que Freud descobre isto: o primeiro é quando ele se incorpora na sessão, não pode seguir falando e fica parado, não para deter suas associações, mas para colocar-se em pé, incorporar-se ao divã. Cada vez que chegava a um ponto, parava; e outro é o que diz da filha, quando também faz rodeios, porque é importante, sobre como é na transferência... Citando Freud: “Em outra ocasião, viu minha filha com dois pedaços de esterco no lugar dos olhos. Isso significa que ele não tinha se apaixonado pelos olhos dela, mas sim pelo seu dinheiro”. Essa é uma descoberta feita na transferência, como quando pára e não pode nomear seu tormento.

Por que não pode nomear o tormento dos ratos? Diz Freud que há um gozo que ele não pode aceitar como sendo próprio. Agora, na linguagem, há outras coisas as quais temos de seguir... Por que a questão não é nem a homossexualidade, nem a ambivalência, nem todas estas coisas das quais falaram os pós-freudianos? A questão não é nem a agressividade, nem a analidade, nem a homossexualidade, nem a ambivalência, nem a formação reativa. Central é que não há maneira de restituir a função paterna. Isso é central no

histórico. Não há modo pelo qual ele possa pagar a dívida do pai, por isso não pode cumprir nenhum juramento.

Então, como Freud o descobre na homofonia, não o descobre nos sentimentos. Quando pode ler a homofonia entre *ratten* (ratos), *raten* (prestação), *raten* (conjeturar, suposição). Pode ser “elucidar”, como quando se trata de um assunto. *Spielratten* é a dívida de jogo que seu pai tinha. O pai tinha esta dívida de jogo que nunca saldou, e ele quer saldar esta dívida através das três coroas e oitenta. E *Heiraten*, por sua vez, é “casar-se”.

Em geral, se associa *ratten* com *spielratten*, os ratos com a dívida de jogo. Mas não creiam só em mim, revisem o histórico e vão ver que *ratten* também tem a ver com a conjetura e com a impossibilidade de casar-se. Quer dizer, além das duas clássicas (*ratten* e *spielratten*), busquem as outras três, que irão encontrá-las.

Bem, e o outro lugar onde encontrar... Vejam o que dizem: toda a questão da lingüística é uma questão de Lacan? Vou ler de propósito o que Freud diz da elipse, como um tropo da língua, para que vejam até onde isso é freudiano. Primeiro leio como é a tradução das representações obsessivas.

Lembram-se quando ele quer se matar? Por que a dama vai atender a avó? E ele diz: “Não, não me mato porque antes vou matar esta velha!” Aí há outra, porque ele diz: “Você tem de sair e matar a velha senhora”. Ocorre-lhe essa idéia quando desmaia. Porém aí inicia outra idéia, a de *Dick* (gordo). É uma página, mas me parece importante para este capítulo que Freud intitula “Algumas idéias obsessivas e sua explicação” (no caso sobre o Homem dos Ratos). Como traduzir o dialeto do obsessivo à língua que falamos todos? Citando Freud:

Nesse exemplo, a relação entre a idéia compulsiva e a vida do paciente está contida nas palavras iniciais de sua história. Sua dama estava ausente, enquanto ele trabalhava arduamente para um exame, de modo a conseguir mais cedo a possibilidade de estabelecer uma união com ela. Enquanto trabalhava foi acometido de um anseio pela dama ausente, e pensou na razão da ausência dela. Agora acabava de ser acometido por algo que seria provavelmente uma espécie de sentimento de aversão contra a avó de sua dama, caso ele tivesse sido um homem normal: “Por que a velha deveria ficar

doente, justamente agora que anseio por ela, com tanto temor?” Temos de supor que algo semelhante, contudo bem intenso, atravessou a mente de nosso paciente – um acometimento inconsciente de raiva que se coadunaria com seu anseio e poderia encontrar expressão na seguinte exclamação: “Como eu gostaria de sair e matar aquela velha mulher por haver-me roubado o meu amor!” Ao que se seguiu a ordem de “Mate-se a si próprio, como punição dessas suas paixões selvagens e assassinas!” Todo esse processo introduziu-se na consciência do obsessivo paciente, acompanhando-se do mais violento afeto e numa ordem inversa: em primeiro lugar veio a ordem de punição e, a seguir, enfim, a menção de culpa. Não me é possível achar que essa tentativa de explicação parecesse forçada, ou que envolvesse elementos hipotéticos vários.

Um outro impulso, que se pode descrever como indiretamente suicida, e de duração mais longa, não se podia explicar com tanta facilidade assim, uma vez que a relação deste com as experiências do paciente conseguiu ocultar-se por trás de uma daquelas associações puramente externas, que parecem tão chocantes à consciência. Certo dia, estando fora, em suas férias de verão, ocorreu-lhe de súbito a idéia de que ele era muito gordo (em alemão *dick*) e de que teria de ficar mais magro. Começou, pois, a levantar-se da mesa antes de servirem a sobremesa e apressar-se pela rua, sem o chapéu, sob o calor ofuscante do sol de agosto; a seguir, também subiu com pressa uma montanha, até parar, forçado e vencido, pela transpiração. Certa época, suas intenções suicidas de fato emergiram, sem disfarce, por detrás dessa mania de emagrecer: quando se encontrava à beira de um precipício profundo, recebeu a ordem de saltar, o que sem dúvida significaria sua morte.<sup>6</sup>

Impõe-se a ele a idéia de que deveria saltar. Se o fizesse, estaria morto. “Nosso paciente não seria capaz de imaginar explicação alguma para esse comportamento obsessivo sem nenhum sentido (...).” Era tudo sem sentido: correr sob o sol de um dia de



verão, sem chapéu. “(...) Até que, de repente, ocorreu-lhe que, ao mesmo tempo, também a sua dama estava veraneando na companhia de um primo inglês, que era muito solícito para com ela, e de quem o paciente estava muito enciumado.” Como se chamava o primo? Richard, e seu sobrenome era *Dick*. Freud não escutava nada de significantes (*irônico*). Ele era muito “*dick*”, queria emagrecer, e estava com muito ciúme deste primo “*Dick*”, que cortejava a mesma dama que ele.

“Nosso paciente, então, havia desejado matar *Dick*; tinha estado muito mais enciumado e enraivecido em relação a ele do que podia admitir para si mesmo, e isso foi a razão por que se impusera esse emagrecimento mediante uma punição.” Para não ser *dick*... Se fosse *dick*, teria de matá-lo. Para não ser *dick*, teria de emagrecer. É impossível! Se é *dick*, tem de matar. Então, para não ser *dick*, tem de emagrecer; e sempre essa tortura.

Esse impulso obsessivo pode parecer bem diferente da ordem diretamente suicida acima discutida, mas ambos possuíam em comum um importante aspecto. Isso porque ambos emergiram como reações a um sentimento de raiva muito grande, inacessível à consciência do paciente e dirigido contra alguém que surgira como uma interferência no curso de seu amor.

Assim, a avó e *Dick* perturbam seu amor, e ele tem de matar os dois. Dão-se conta de que o menos importante é a formação reativa? O mais importante que Freud descobre, com a sua astúcia, é este jogo de palavras entre *dick* (gordo, em alemão) e *Dick* (que corteja a dama e de quem está com tanto ciúme).

Bem, e há outra questão: a compulsão por compreender, por querer sempre entender as coisas. “(...) Se viu preso de uma obsessão por compreensão.” Qualquer obsessivo que conheçamos quer entender tudo:

(...) o que se tornou uma praga para todos os seus amigos. Forçou-se a compreender o significado exato de cada sílaba que lhe dirigiam, como se, de outro modo, estivesse perdendo um precioso tesouro. Conseqüentemente, detinha-se interrogando: “O que você acaba de dizer?”, e após a frase ter sido repetida, ele não conseguia pensar que ela soara

diferente ao ser dita pela primeira vez, e ele, assim, ficava insatisfeito.

Essa compulsão por compreender mostra a intolerância do obsessivo pelo Real que excede ao significante, pelo Real que se situa entre significantes e que nenhuma substituição pode apreender.

Não vamos competir com o obsessivo. Vamos ficar por aqui, esperando ter criado novas perguntas, e não com a intenção de entender tudo.

## Mito e estrutura: a tragédia, o trágico e o conceito de trágico

Mario Fleig

Uma análise não se faz sem se contar histórias, que manifestam os fios que tecem uma existência dentro da trama de muitas outras. A análise é uma prática da tecelagem, na qual o artífice não é nem o analisante e nem o analista, mas o Outro, descrito pelos gregos, por exemplo, como as três irmãs: Cloto, que fabrica o fio, Láquesis, que o tece, e Átropos, que faz seu corte derradeiro. O que se trama é um destino, que se revela inexoravelmente trágico, e que articula na repetição a insistência do significativo sintomático e o encontro falho do real, indicando tanto o lugar da verdade que está no coração do sujeito que a rejeita como o lugar enigmático dos deuses de onde estamos determinados.

A narrativa trágica, assim como a narrativa épica, demarca, pela dupla repetição (*automaton* e *tyche*), a verdade abominável de que não há um suporte de sustentação no Outro, seja porque ele não se interesse pelas mazelas humanas, seja porque não passa de um lugar preenchido de vacuidade.

O urro de dor denuncia a indignação de ter nascido, o derradeiro desamparo que acena para o núcleo trágico da destinação humana. A defesa contra tal horror inevitavelmente passa pela nostalgia do pai, como já nos alertara Freud (1912-1913), na conclusão de *Totem e tabu*, ao afirmar que a moralidade, a religião e a sociedade, assim como o núcleo de todas as neuroses confluem num único ponto: a relação do homem com o pai.

Lacan, no seu ensino, não se afasta em nada dessa tese freudiana, mas a retoma de modo topológico. O desejo, e sua interpretação, somente se decide à luz dessa tese, e o enigma do desejo poderia ser abordado pela questão que a clínica cotidiana nos traz de modo tão freqüente: a queixa a respeito do *sacrifício* que a existência impõe ao sujeito. Como se estrutura este sacrifício? O que o diferencia do sacrifício ritualizado das grandes religiões? Qual é a lógica subjacente ao sacrifício na modernidade, em que parece não haver mais rituais de iniciação?

Ora, a verdade, que está em jogo para um sujeito, e que não diz respeito a seu valor referencial objetivável, se apresenta em uma estrutura de ficção

e se dá por meio do mito, de um modo enviesado e fragmentário. Assim podemos entender o recurso freudiano às narrativas míticas (o mito do pai da horda primitiva, o mito de Moisés e o mito de Édipo). Contudo, o mito não deixa de ser, como afirma Lacan, “a tentativa de dar forma épica ao que se opera pela estrutura”. Como é essa relação entre mito e estrutura? O que nos permite falar de estrutura? O que significa afirmar que o inconsciente se estrutura como uma linguagem? Como situar o núcleo conceitual duro da estrutura face às contingências da narrativa mítica? Por que a verdade necessita do apoio da ficção para se dizer?

Proponho-me discutir, neste texto, a relação entre mito e estrutura na clínica psicanalítica a partir de algo que emerge do miolo da experiência psicanalítica: a dimensão trágica da existência. A oposição entre mito e estrutura remete, no tocante à clínica psicanalítica, à questão da relação entre o analista como praticante, que poderia querer fundar seu modo de operar apenas em sua intuição, dispensando a referência ao significativo mestre, e o analista que formula o conceito de sua prática ao evidenciar, a partir de suas hipóteses, a estrutura que está em jogo em seu ato.<sup>1</sup>

Nossa hipótese, para retomar a relação entre mito e estrutura, é que o mito veicula uma demanda de sacrifício em dupla direção: sacrifício ao pai, na tentativa de sustentá-lo por meio do oferecimento de si mesmo (como objeto na histeria e como serviço na neurose obsessiva), ou como o sacrifício de si para os deuses obscuros (entrega ao Outro materno, na vertente incestuosa).

O sacrifício ao pai se enuncia na frase fantasmática: *Ein Kind wird geschlagen*, visto que se sou batido por meu pai, é sinal de que

<sup>1</sup> Remetemos o leitor para a discussão introduzida por Melman (2008, p.36 e s.) a respeito dos psicanalistas de crianças que se furtam à elaboração conceitual de sua prática, como se deu com Dolto e também, talvez, com Winnicott, que explicitamente tinha repugnância pela formulação conceitual. Em contrapartida, encontramos em Bergès (2008) uma insistente e original teoria da clínica psicanalítica com crianças, à luz do que se pode denominar de “uma clínica das hipóteses”.

ele é forte e protetor, ou seja, seu amor me protege do desamparo frente à Coisa. O sacrifício aos deuses obscuros, que se efetiva em formas monstruosas de holocausto, se enuncia por meio de outra frase fantasmática: *Querem minha perda*. A questão decisiva para o sujeito é sempre o que lhe está endereçado a partir do Outro. O que o Outro quer de mim? Qual é o desejo do Outro? Quando a angústia irrompe, propõe Lacan que se trata de um sinal que adverte sobre alguma coisa que é um desejo e uma demanda que visa a meu próprio ser, que “me coloca em questão, digamos que em princípio anula meu ser, isso não se endereça a mim como presente, mas que se endereça a mim, se quiserem, como esperado, que se endereça a mim, muito mais ainda como perdido, e que, para que o Outro se encontre ali, solicita minha perda” (*Angústia*, lição de 6 de março de 1963).

A demanda de sacrifício, que exige a entrega do próprio corpo como objeto para pacificar o Outro, coloca em operação a função da alienação, que pode comportar intersecção na intimação que advém desse Outro na forma da interrogação que introduz intervalos nos discursos e busca decifrar o que é demandado, como na pergunta da criança: “Ele me disse isso, mas o que é que ele quer com isso?” A interrogação introduz um corte nos significantes, suspende a resposta sacrificial direta e desloca os desígnios dos deuses obscuros. Para a criança, então, o desejo do adulto entra no desfile do significativo e emerge de modo enigmático. Como a criança se situará face ao enigma que o Outro lhe propõe sela seu destino.

Ora, a pista lançada por Lacan, com base em Freud, sobre a resposta mais primitiva, que o sujeito oferece ao enigma do Outro, é a oferta masoquista, em uma espécie de passividade particular da qual goza, implicando que sua sorte é decidida sem que sua presença seja levada em conta. O gozo masoquista é o que então se produz, com a condição de se deixar reduzir a um objeto sem vontade própria, entregue ao sabor dos acontecimentos.

O exemplo paradigmático introduzido por Lacan é o de Gribouille, o Cabeça-de-Vento, personagem da mitologia infantil que se deixa levar pelas águas do rio até se transformar em um galho de carvalho, que é deposto inerte na margem, como um pequeno ignorante. Aparece então a posição do sujeito identificado com o dejetivo, entregue ao sabor do inanimado, puro objeto *a* que cai, uma forma menos humana possível de gozo da existência, na

forma da dor, que encontrará seu enunciado terminal no amor embalsamado, que não deixa de conservar o mau objeto.

Para Lacan, como afirma em seu seminário de 27 de maio de 1964, a dimensão trágica da existência está recortada no destino a que se entrega o Cabeça-de-Vento: “o sujeito traz a resposta da falta antecedente de seu próprio desaparecimento, que ele vem aqui situar no ponto da falta percebida no Outro. O primeiro objeto que ele propõe a esse desejo parental, cujo objeto é desconhecido, é sua própria perda, *pode ele me perder?* Me perder, o fantasma de sua morte, de seu desaparecimento, é o primeiro objeto que o sujeito tem para colocar em jogo nessa dialética, e que ele efetivamente coloca, nós o sabemos por meio de mil fatos, nem que seja, por exemplo, pela anorexia mental. E também sabemos que o fantasma de sua morte é agitado pela criança em sua relação de amor com seus pais” (Lacan, 1999, p. 251).

A radicalidade da dimensão trágica do desejo se situa como o primeiro objeto que é ofertado ao desejo parental, que visa a cobrir a falta no Outro com sua própria falta, ou seja, sua perda como resposta à demanda do Outro, que lhe demandaria precisamente sua perda: a resposta da falta antecedente de seu próprio desaparecimento, que vem se apresentar como um dejetivo, ofertado ao Outro figurado como a divindade suprema. O masoquismo trágico constituiria um pendor originário de todo sujeito, e não apenas do neurótico, conforme postula Freud com a noção do masoquismo erógeno, visto que o Outro, no qual cada um buscaria seu ser, não responde. A não-resposta do Outro, determinada por um fato de estrutura, ou seja, que o Outro é tão-somente um lugar e completamente vazio, pode suscitar, em alguns casos e conforme certas circunstâncias, a suposição do pior: que o Outro somente lhe asseguraria a existência pela entrega de seu ser nas formas extremas de seu desaparecimento, nas quais a falta engendrada pelo tempo precedente serviria para responder à falta suscitada pelo tempo subsequente.

Proponho retomarmos o mito. O mito, tanto coletivo como individual, é uma estrutura narrativa que visa a responder contradições, em particular as das origens, e conforme a análise estrutural realizada pela antropologia moderna, especialmente na antropologia estrutural de Lévi-Strauss, se ancora em uma oposição primitiva e fundamental, a partir da qual a rede social, familiar e subjetiva se organiza:

o cru e o cozido, o puro e o impuro, o bem e o mal, a vida e a morte, o amor e o ódio, o céu e a terra, o divino e o humano, a mãe e o pai etc.

Sendo uma forma discursiva da verdade, o mito é relativo a um saber que procura dizer a verdade, e responde a um impossível decorrente da entrada na linguagem, que constitui o laço social e recorta o real sexual. Assim, como um discurso com sentido, o mito articula o fundamento do laço social, com seus lugares antagônicos (deuses e humanos, céu e terra, origens e destinos) e sua gramática classificatória, definindo a trama das gerações e os lugares subjetivos.

Freud não se restringiu a estudar os mitos coletivos e individuais, as novelas familiares e as teorias sexuais infantis, mas introduziu mitos como o de Édipo, complementado pelo mito da horda primitiva, para dar conta do desejo e da lei primordial referida à função paterna. Lacan não recusa os mitos, mas propõe, ao mesmo tempo, uma tarefa de desmitologização: elaborar a estrutura que está ficcionada no mito, por meio do conceito. Por que se faz necessário o trabalho de isolar a estrutura veiculada no mito? Freud, por não dispor de recursos conceituais suficientes, como as categorias do real, do simbólico e do imaginário, a noção de objeto *a* e da topologia, de algum modo mitificou a estrutura. O intento de Lacan foi o de retirar a teoria analítica do âmbito da representação e do imaginário, como já esboça no “Mito individual do neurótico”, em 1953, ao propor uma nova formulação da neurose: “O mito é aquilo que dá uma fórmula discursiva a algo que não pode ser transmitido na definição da verdade. (...) A fala não pode ser apreendida ela mesma, nem se pode apreender o movimento de acesso à verdade como verdade objetiva – ela apenas pode exprimi-la – e isso de uma maneira mítica”.

A análise estrutural do mito depende da linguagem e de seu desdobramento, segundo as categorias do real, do simbólico e do imaginário. O mito evidencia uma ficção (imaginária) como resolução de um impossível (real), articulado em uma estrutura discursiva (simbólico). Desse modo, o mito de Édipo introduz a questão do pai e sua função. A triplicidade afirmada do pai simbólico, do pai imaginário e do pai real não deixa mais apenas ao pai imaginário a função do Édipo. É pela via de um conflito imaginário que se faz a integração simbólica, e é em uma certa hierarquia que o pai real toma seu poder do pai simbólico, e

assim se pode realizar a castração. A lei se introduz, no suporte do Nome-do-Pai, como renúncia obrigatória à mãe, na forma do interdito do incesto que vem regular todas as alianças, base da cultura na qual se situa o desejo.

O mito, como vimos, veicula na sua narrativa a dimensão trágica da existência. A tragédia clássica, tanto a grega quanto a moderna, não coincide e nem recobre o campo do trágico e do que se denominou de conceito de trágico<sup>2</sup>. A pergunta que retorna com insistência ao longo de meu encontro com a tragédia, tanto clássica quanto moderna e contemporânea, assim como em minhas leituras das teorias sobre o trágico e minhas leituras da tragédia cotidiana, é: por que é que a tragédia não recobre e nem dá conta do que seja o trágico?

<sup>2</sup> Situo-me na perspectiva de Szondi (2004), que diferencia as clássicas poéticas da tragédia, como a de Aristóteles, que são normativas, do conceito de trágico, que não se esgota em nenhuma tragédia.

Para começar a trabalhar essa pergunta, é preciso introduzir uma noção, mesmo que incompleta, do que seja o trágico, apesar de que um conceito de trágico jamais poderá esgotar o real que se presentifica no trágico. Meu encaminhamento requer distinguir entre mito, considerado como a narrativa e seus enredos, e estrutura. Não a estrutura de uma determinada narrativa, mas o elemento ou os elementos mínimos que delimitam o que podemos chamar de trágico.

Temos de convir, em primeiro lugar, que o trágico é algo que define a especificidade da condição humana, à medida que é nele que se realiza o que há de mais estranho no estranho, visto que ele é *to deinaton*<sup>3</sup>, como nos lembra Heidegger (1987). Freud, como sabemos, se ancora na tragédia clássica para conceituar aquilo que descreve a respeito de sua prática psicanalítica, e isso torna possível o diálogo entre o estudo da tragédia e do trágico e a clínica psicanalítica. No que consistiria então, dentro da concepção de Freud, a presença do trágico na psicanálise, para além das referências explícitas às tragédias clássicas (Édipo, Hamlet etc.)?

Levanto a hipótese de que o ponto central do que constitui o trágico, na perspectiva da clínica psicanalítica freudiana, se

<sup>3</sup> No primeiro coro de *Antígona*, de Sófocles, aparece este termo: “Muitas são as coisas estranhas, nada, porém, há de mais estranho (*to deinaton*) do que o homem” (v. 332).

encontra no que Freud denomina de contradição, na qual cai o sujeito e da qual resulta o sintoma. Utilizo-me aqui do termo contradição no sentido que tem na lógica aristotélica, ou seja, a forma de oposição extrema que se estabelece entre o universal e o particular. Assim, considero que o conflito descrito por Freud como sendo o núcleo da condição humana, e do qual decorrem as soluções de conciliação comprometidas com uma parcialidade dos termos antagônicos, nas formações sintomáticas, corresponde à oposição contraditória específica da dimensão do trágico em que cai o sujeito. É essa contradição, específica do trágico, que emerge de modo contingente na fala de um analisante no seu endereçamento ao analista e para além deste, no endereçamento ao Outro. Então, não se trata apenas do trágico presente nos grandes textos literários, mas daquele que emerge na vida cotidiana de cada sujeito.

Contudo, para que o trágico possa ser nomeado como tal, requer-se um trabalho analítico específico, visto que essa primeira contradição não está constituída de saída. A constituição do trágico, que se processa em uma análise, poderia ser tomada em comparação com a constituição do trágico que se realiza na narrativa literária. Assim, o trágico que se constitui em uma análise já é um efeito desta, que é a precipitação do sintoma no sentido freudiano, ou seja, quando a contradição vem na fala do sujeito, em suas formações do inconsciente, e o sujeito se reconhece na contradição na qual ele mesmo está implicado. Esse é o sentido que o sintoma tem na concepção freudiana. Apenas quando esse se produz pode vir a ocorrer alguma contingência que tenha um efeito de interpretação, ou seja, que o gozo do sintoma possa cair, produzindo um efeito de abertura para o que falta. A falta subjetivada equivale à causa do desejo. Desse modo, delimitamos uma diferença entre aquilo que pode transtornar a vida de um sujeito (e do que se queixa, geralmente como sendo algo que lhe é estranho e que deveria ser extirpado) e aquilo que se constitui como sintoma, no qual está implicada a dimensão do trágico que vem à fala e mostra os termos opostos da contradição vivida e enunciada pelo analisante, na medida em que se reconhece implicado naquilo que o transtorna.

A implicação do falante no que o transtorna introduz a dimensão da responsabilidade, que é também um dos elementos fundamentais nos enredos trágicos clássicos, ou seja, que os personagens se reconheçam responsáveis até mesmo por aquilo que desconhecem em suas decisões e

ações. Ainda que se faça diferença entre o herói antigo (como Édipo), que age sem saber, ao passo que o herói moderno (como Hamlet) sabe da sua ação, isso não anula o desconhecimento radical em que se encontra o sujeito que está tomado na dimensão trágica. Édipo age, mas não sabe que não sabe do alcance da sua ação, ao passo que Hamlet sabe o que está acontecendo (o *fantasma* de seu pai lhe dá a saber), mas não sabe a respeito do que o destino lhe reserva.

Um elemento suplementar que encontramos na tragédia grega, assim como nos mitos, é a dimensão do destino, figurado nas Moiras, nas Parcas, nas Eríneas e também nas Eumênides. Trata-se do inexorável que se impõe a um sujeito ou a um povo, e do qual não se tem como fugir. O destino grego corresponde, em Freud, ao determinismo psíquico, fundamental para entendermos o que constitui o núcleo do trágico, como algo incontornável e inevitável. A afirmação freudiana da dimensão trágica da condição humana se contrapõe aos delírios de autonomia próprios da modernidade tardia. Em Lacan, a noção de destino é retomada de um modo particular, pois ele postula que, diferentemente dos demais animais, regulados exclusivamente pelo texto biológico, somos desnaturados, e, em lugar do determinismo biológico, somos invadidos pela linguagem<sup>4</sup>. Isso significa que somos parasitados por ela, uma espécie de vírus que nos comanda e não temos como nos situarmos fora dela. Esse vírus, a linguagem, se torna então constitutivo da nossa condição trágica, visto que é o determinante de imperativos que nos comandam e dos quais somos uma espécie de juguete. Quando falamos, algo fala em nosso ato de falar, que não está determinado unicamente pelas nossas escolhas, mas preponde-rantemente pelo lugar que ocupamos.

Mais do que cada um de nós, é o lugar que ocupamos que determina e ratifica o que dizemos. Se formos reduzidos à nossa pura individualidade, despídos de todos os laços e lugares nos quais circulamos, encontraríamos o que constitui, na formulação de Lacan (1975b), o sintoma, descrito de modo precursor por Marx: o proletário, o

<sup>4</sup> Lacan encontra uma formulação exemplar do fenômeno da linguagem como parasitando o ser humano no que Clérambault já havia descrito como automatismo mental, retomado, por exemplo, na apresentação de um paciente no serviço de Marcel Czermak (1998), no Hospital Sainte Anne, em Paris, que se referia ao fato de sofrer de “falas impostas”.

indivíduo desprovido de tudo. Lacan situa que a constituição do proletário é resultado do processo de despojamento do saber, caracterizando a passagem do mestre antigo para o mestre moderno. Desse modo, podemos dizer que o indivíduo moderno tem como condição básica estar desprovido de tudo. Relacionando a condição de proletário com os ideais de fraternidade, igualdade e liberdade, podemos constatar que os três traços do sintoma social<sup>5</sup> apontados por Lacan (2000), o

<sup>5</sup> Remetemos a dois textos nos quais examinamos a noção lacaniana de sintoma a partir da referência a Marx e a questão das ideologias (FLEIG, 1999; 2007).

despojamento, a segregação e o isolamento, revelam a nota própria da dimensão trágica da condição humana moderna. Então, não há como nos sustentarmos sem o vírus que nos parasita e que igualmente nos impõe um destino.

Contudo, há dois outros elementos da tragédia que aparecem no culto a Baco. O primeiro é loucura das bacantes, que se impõe como desmedida (*hybris*) ou orgulho. O segundo elemento aparece nas procissões ou desfiles em honra a Baco, no decurso dos quais se desenrola a ação da tragédia: o carro abre-alas dessas procissões era um grande falo, elemento central que não poderia passar despercebido. O falo, na leitura de Lacan, constituiria um significante especial em torno do qual se desdobraria a contradição estrutural da tragédia, contradição entre os deuses e os mortais, a lei humana e a lei divina, a vida e a morte, a escolha entre A e B, o homem e a mulher, os pais e os filhos etc. A contradição trágica, que pode tomar múltiplas figurações, remeteria sempre a dois pontos: à morte, e a posição que cada um toma em relação a ela, e à contradição própria do campo sexual.

Qual é o problema em relação à morte? Levanto a hipótese de que no início remoto de todas as grandes tragédias existe uma morte que nunca foi bem resolvida, ou seja, há uma morte, cujo luto não se pôde fazer. Isso é evidente na trilogia de Sófocles ou nas tragédias de Shakespeare. Importa aqui, independente da verificação exaustiva dessa hipótese, a dimensão trágica da morte, ou seja, desses mortos que nunca se consegue enterrar efetivamente, e que retornam em mil formas de assombração. O que então significaria enterrar os mortos? Seria sua passagem do lugar de entes queridos, dos quais deixamos de ser a falta, para o lugar de ancestral? Para além dessa possível passagem, perdura a impossibilidade de haver um

saber que dê conta da morte em sua radicalidade. Não se trata da primeira morte (a morte biológica), mas da segunda morte, a morte do sujeito ou da alma (ou também da honra, da dignidade). Haveria uma proteção contra a segunda morte, representada na teológica cristã pela condenação eterna ao suplício do inferno, e retomada nas formas sadeanas de suplício para além da morte do corpo? Observamos que é da segunda morte que Antígona quer preservar Polinices, a quem são interditas as honras fúnebres.

Vejamos, por exemplo, um outro mito que fez história na literatura ocidental: Apolo e Dafne. Ele apresenta uma seqüência narrativa que leva à catástrofe: trata-se de uma jovem ninfa que se consagra a Diana, renunciando ao amor e ao casamento. Entretanto, Apolo se apaixona por ela e tenta em vão fazê-la ceder. Ela resiste, foge, e ele a persegue e a ameaça. No instante em que ele a alcança, ela se metamorfoseia em um loureiro. Ele, triste e arrependido, consagra o louro ao seu culto. De todas as versões desse mito, é em Ovídio que ele encontra sua narrativa mais célebre, que se destaca pela atenção à categoria das metamorfoses dos vegetais de uma bela forma para outra. Contudo, o destino de Dafne é tocante e grave: ela perde sua aparência humana, mas preserva sua pureza, ao passo que Apolo se vê infeliz no amor, ainda que o preserve metamorfoseado no loureiro sagrado. Dafne e Apolo apresentam-nos o trágico no desencontro do amor e do desejo, na busca de um bem que sempre escapa e se revela inatingível, ou, como aponta Aragon, referindo-se ao amargo resultado: “e quando acha que alcançou a felicidade, ele a destrói”. O desenlace dessa tragédia, cuja estátua em mármore de Bernini immortaliza, no instante em que o afoito Apolo toca o corpo de Dafne já se transformando em ramos de loureiro, preserva ambos do confronto com a radicalidade do trágico: a segunda morte correlativa da ausência de sustentação no Outro.

O herói trágico Hamlet sofre de uma incapacidade de realizar seu ato de vingar o assassinato do pai. O que o paralisa? Não pode ser simplesmente a suposição de que se sentiria culpado da morte do pai, pois sabe quem cometeu o crime, pela revelação do espectro do morto. Parece que é precisamente aquilo que o espectro lhe revela que o paralisa: o amor mais puro foi traído, visto que aquele pai, altamente idealizado, carrega uma dívida inextinguível, e essa decepção revela a ausência de qualquer garantia no Outro contra a morte radical.

A descoberta da vacuidade total no Outro confronta Hamlet com a ausência de apoio idealizado para seu desejo. Vemos que é contra essa segunda morte que Antígona se confronta, buscando seguir as leis mais primitivas para preservar seu irmão dessa morte.

Uma outra face da contradição trágica situa-se no campo sexual, do qual se pode recortar o elemento mínimo do trágico, não simplesmente pela via da narrativa, mas pela estrutura. Isso se pode apreender a partir do enunciado de Lacan (1975b) relativo à questão da sexuação humana: “Não há proporção sexual”. Aqui é preciso tomar “proporção” no sentido matemático, como dois está para quatro, assim como oito está para dezesseis. Nestes casos há uma proporção perfeita. No enunciado lacaniano, afirma-se que entre homem e mulher jamais haverá proporção sexual, e por isso alguns também afirmam, de modo impreciso, que não haveria “relação sexual”. Contudo, “relação” deveria ser tomada no sentido de proporção, ou seja, quanto ao sexo, não há encontro de uma parte que completaria a outra parte, entre homem e mulher. Então, a desarmonia, a disparidade e o desencontro ferem o falante de modo estrutural e constante, e constituem o núcleo de onde brota o trágico próprio da nossa condição humana. É o desacerto do sexual, que não cessa de aguilhoar e perturbar a socialidade humana, de modo direto ou por meio de seus equivalentes descritos por Freud.

A dissimetria radical que determina a incompletude, que tanto está do lado do homem quanto está do lado da mulher, pode adquirir diversas figuras. Há uma figura, emblemática na nossa cultura, relativa ao lidar com essa dimensão trágica, que apresenta a pretensão de fundar o universal e até mesmo de poder ocupar esse lugar. Na lógica aristotélica, encontramos um modo de pretender fundar o universal que seria por generalização, subindo de gênero em gênero até chegar a um gênero mais abrangente. Contudo, se olharmos bem o sistema de Aristóteles, para que se funde o conjunto daqueles que se movem, é preciso supor que exista ao menos um que não se mova, mas que ao mesmo tempo, em sua imobilidade, funde o movimento de todos os outros. Ou seja, para que haja entes que se movam, é preciso um motor imóvel, o que significa que para se fundar um conjunto consistente é preciso uma exceção a este conjunto, que ao mesmo tempo funda o conjunto, o torna consistente, e desmente que ele seja completo, isto é, universal.

Assim, o universal aristotélico, para ser consistente, deve ser incompleto, pois ao menos um dos elementos que lhe são pertinentes não pode estar contido nesse universal. A exceção não só confirma o universal, mas também o denega, e ao mesmo tempo só pode subsistir como estando excluída do conjunto dito universal. O fundador está jogado fora, e esse lugar de exclusão radical é figurado nas narrativas como sendo o ancestral assassinado, como é o caso do mito freudiano do pai da horda primitiva. O que perdura nas narrativas clássicas, nas quais o mito freudiano se inclui, é a suposição de que o lugar da exceção estaria preenchido por uma divindade ou um pai poderoso. Isso determinou o modelo patriarcal que perdurou até o advento da ciência moderna, que desvenda a estrutura lógica das chamadas sociedades patriarcais, calcadas na afirmação do universal como organizador subjetivo, familiar e social, segundo o modelo masculino. Isso leva à descoberta de que esse não é o único modelo de organização social e subjetiva.

Há um outro modelo de organização que levou muito tempo até poder ser formulado logicamente. Qual é sua estrutura lógica? É isso que, na esteira de Freud, Lacan (1975b) vai se propor responder, para exatamente lançar uma luz sobre a desproporção entre a organização lógica do lado masculino e a organização lógica do lado feminino. Ora, o conjunto dos homens – vamos chamar assim – se funda porque há ao menos um que escapa à condição comum de estarem submetidos à lei, ou seja, à castração. E esse um que não está submetido à lei só pode operar na medida em que já foi liquidado, isto é, ele nunca comparece no conjunto.

Lacan, para tentar responder à pergunta que Freud deixou sem resposta: “O que quer uma mulher?”, propõe conceitualizar um conjunto diferente do conjunto consistente e fechado pelo qual todos estão submetidos à lei e que determina o conjunto dos homens: trata-se do conjunto aberto e incompleto que especificaria a condição feminina. Como não se encontra nenhuma narrativa que indique uma exceção que fundaria o conjunto das mulheres, supomos que se trata de um fato de estrutura, ou seja, as mulheres não formam um conjunto, e por isso resistem aos intentos de uniformização, tanto no campo da moda quanto nas organizações do tipo exército ou escola. Então, se não há uma exceção que fundaria o conjunto dos sujeitos femininos, o que se passa é que, do lado feminino, nós temos um conjunto aberto, ou seja, um conjunto destituído de consistência: assim é que

poderíamos entender o que significa sem fronteiras, ou seja, um conjunto que não estaria regido unicamente pela instância fálica, no sentido de lei simbólica. Como é possível isso? Se nós levarmos às últimas conseqüências, veremos que destino do sujeito feminino, se estiver referido unicamente ao conjunto aberto, é a desmedida, a loucura, na forma paradigmática formulada na tragédia clássica: as bacantes.

Mas será que é isso o que se passa? Não é tão simples. Lacan propõe, numa formulação muito particular, que o sujeito feminino estaria não-todo submetido à lei, indicando que está ao mesmo tempo submetido à lei, mas não completamente. Isso é muito diferente de dizer que está todo não submetido à lei ou que não está submetido a qualquer lei. Ele quer dizer que o sujeito feminino está submetido à lei em parte, e em parte não. Aqui se situaria a condição estrutural do desencontro entre o sujeito masculino – que tem como referência a lei, diríamos, a lei paterna, a lei de seu clã – e o sujeito feminino, que está não-todo submetido a essa lei, mantendo a face aberta do conjunto, na forma da desmedida. O caso exemplar encontra-se em *Antígona*, que não se submete à lei da *Polis*.

Podemos então levantar a hipótese de que o trágico se precipita quando a fatalidade advém de modo absolutamente contraditório e incontornável para marcar a existência humana enquanto destino e ao mesmo tempo responsabilidade assumida, tingindo-se com as cores do mais estranho no estranho familiar. A contradição da extrema liberdade confrontada com a fatalidade inflexível e cega do destino impõe ao herói uma luta, na qual já entra como perdedor, visto que não há como ultrapassar os limites que se impõem: contradição entre a liberdade e a necessidade cega, de um crime inevitável que não anula a responsabilidade do agente, convocado à expiação. Desse modo, a irrupção do trágico revela a realização do traço mais específico da condição humana: bater-se contra os limites do impossível, tanto da morte quando do sexual.

Contudo, se o trágico especifica a condição humana e se abate de modo inexorável, que importância teria a noção de liberdade, além de indicar que podemos escolher realizar a maldade e nos entregarmos ao inevitável destino que nos arrasta para a ruína? As formulações das teorias clássicas da tragédia não se entregam passivamente aos efeitos do trágico, e sim se opõem, em busca de uma transformação, como a noção aristotélica de

catarse, que viabiliza a purgação dos excessos deletérios que invadem a alma.

A tradição aristotélica chegou até Freud, que inicialmente preconizou o tratamento catártico como modo de ab-reagir os excessos patológicos e, mais tarde, postulou a sublimação como redirecionamento de pulsões mortíferas. Ainda assim, volta-nos a interrogação: se o trágico se impõe como decorrente da própria estrutura da condição humana, haveria como introduzir uma mudança em sua inexorável estrutura? Se estamos organizados em uma estrutura, subjetiva e social, que impõe roteiros inexoráveis que não cessam de se repetir e assim levam à catástrofe, à perda e ao pior, como seria possível uma mudança? Afirmar isso não significa ser partidário de uma posição pessimista, mas partilhar da ousadia de Freud, guiado pelo lema de Dante: “*Acheronta movebo*”, que significa: “Irei até os infernos”, com a condição de introduzir movimento. O que podemos mover ou modificar quando se dá a irrupção do trágico em nós?

A audácia de Freud foi achar que seria possível intervir no curso do destino trágico e fazer com que alguma coisa nele cessasse. Isso corresponderia à noção lacaniana de ato psicanalítico, ou seja, a introdução de uma modificação na estrutura do sintoma, que até então se impunha de modo repetitivo, incontornável e mortífero.

Encontramos em Lacan uma maneira de conceitualizar o que seria a modificação da estrutura do sintoma, entendido como a emergência da contradição trágica da existência, que se apóia na lógica modal aristotélica. Modificação ocorre quando se pode operar com a lógica modal no destino trágico, ou seja, que se possa fazer moda. O destino se coloca como inexorável, ou seja, necessário. O necessário, na formulação lacaniana, é aquilo que não cessa de se escrever, como é o caso do destino trágico. Contudo, há outros modos de algo se dar, além do modo necessário: o modo contingente, o modo possível e o modo impossível.

A modificação ocorreria pela passagem de um modo de algo se dar para outro modo. Contudo, o que permitiria efetivar essa passagem modalizada? A modificação não pode estar do lado da categoria do necessário, pois este é, precisamente, o que resiste a qualquer modificação. O impossível (aquilo que não cessa de não se escrever, denominado de real) também é a mais dura resistência a qualquer modificação, além de ser provocador da angústia. O necessário e o impossível definem as duas formas



da repetição: aquele indica a insistência do sintoma, e este demarca a repetição do fracasso em simbolizar o mais estranho do estranho. A categoria do possível (aquilo que cessa de se escrever) é o que determina o conjunto universal, ou seja, a lei comum a todos os falantes.

A categoria do contingente (aquilo que cessa de não se escrever), na postulação de Lacan, é que permitiria a introdução do movimento modal, na tensão entre as duas repetições: a necessidade incontornável do sintoma e o impossível de ser significado do real. O contingente corresponde à queda de algo de modo inesperado, na tensão instaurada na fala endereçada ao Outro. Freud nomeia esse incidente *Einfall*, fragmento súbito que cai (*fallen*), correspondente à queda do primeiro não na dupla negação do impossível (aquilo que *não* cessa de não se escrever).

As condições para que aconteça esse giro de um modo para outro na estrutura são várias, como as descreve Lacan (1997) em seu seminário *O ato psicanalítico*: a entrada em jogo, de modo simultâneo, das operações de alienação (defrontar-se com o destino), de transferência (supor um outro em posição dessimétrica) e de verdade (não há garantia no Outro), que fornecem as condições para a operação de interpretação, resultando na queda do gozo do destino trágico, ou seja, a castração. A interpretação não tem nada de extraordinário. Dada a constituição do trágico que se precipita como sintoma, em meio à narrativa que enuncia a contradição na qual o sujeito se reconhece implicado, algo coloca em operação a interpretação, no modo de uma contingência, que pode ser absolutamente ínfima, mas o suficiente para descolar a pregnância de sentido gozoso que o trágico implica. Uma pequena letra, como um atrator estranho, pode determinar um desvio que reordena o trágico, sem deixar de perdurar o desamparo radical que especifica a condição humana, habitada pelo estranho, no qual não encontramos uma resposta fundada para nossas perguntas derradeiras: Quem sou? Para onde vou? Qual o bem que me está destinado? Que desejo me habita? O que pode constituir minha felicidade?

Todas essas perguntas poderiam encontrar respostas satisfatórias no Outro, com a condição de haver uma narrativa suficientemente acreditada e para a qual o sujeito dedique toda paixão de seu ser. A irrupção do trágico se dá quando a força da crença na narrativa se esvai e um urro de dor quebra o silêncio da vacuidade no Outro, como exclama

Édipo em Colonos: “antes não tivesse nascido”. A interpretação psicanalítica, como aposta na modalização da estrutura trágica, requer ouvir a narrativa e ler o texto que se enuncia em um tratamento, de modo que se destaque a contradição subjacente, e sobre ela possa se produzir uma outra leitura, em geral introduzida por um meio-dito ou uma equivocação. Não se trata de realizar uma elucidação de sentido ou a uma explicação dos fenômenos psíquicos e inconscientes, mas, tomando apoio nos arranjos de letras, sílabas e palavras, submetidas aos mecanismos da condensação e do deslocamento, introduzir um corte. A intervenção do psicanalista pode consistir, então, em assinalar os significantes inconscientes que circulam como demanda, de modo que possam retornar ao analisante de outro modo, determinando a subversão da posição do sujeito.

Considerando que o desejo inconsciente não está separado do texto em que é formulado e que o sujeito do inconsciente é efeito da cadeia significante, entendemos a afirmação de Lacan de que o desejo é sua interpretação. Assim, se aquilo que o analisante enuncia é a fala verdadeira, cabe ao analista sancioná-la, visto que ela já contém sua resposta. Lacan denomina isso pontuação, umas das formas da intervenção do analista que pode produzir efeitos de interpretação, ou seja, que uma pontuação possa colocar em questão as condições de possibilidade da contradição que é veiculada na própria fala.

Essas condições se encontram no Outro e na falta que lá está assinalada como castração fundadora, em relação à qual todo falante está em dívida. Além da pontuação, outras formas de intervenção que produzem efeitos de interpretação são a citação e o enigma, que induzem a emergência do não-sentido que permite o deslizamento para um outro sentido, detonando pela equivocação as certezas da dupla repetição que sustentam a manutenção do gozo mortífero veiculado na paixão pelo trágico. Antígona encarna o desejo puro que é perpassado por um gozo secreto e inconfessável que a leva à morte. Esse gozo mortífero indica a realização de seu desejo incestuoso, que não se deixa transpor. O desejo de um analista, na operação do ato psicanalítico, não é o desejo puro, mas o desejo da pura diferença que, no suporte da letra, introduz a justa equivocação que determina a queda de um gozo.

**Referências:**

- BERGÈS, J. *O corpo na neurologia e na psicanálise: lições da clínica de um psicanalista de crianças*. Porto Alegre: CMC, 2008.
- CZERMAK, M. *Patronymies*. Paris: Masson, 1998.
- FLEIG, M. Psicanálise e filosofia neste fim-de-século. In: MACHADO, J. A. T. (Org.) *Filosofia e psicanálise*. Porto Alegre: EDIPUC, 1999, p.75-96.
- \_\_\_\_\_. Discurso e sintoma: a incidência das ideologias. In: *Análise do discurso no Brasil: mapeando conceitos, confrontando limites*. São Carlos: Claraluz, 2007, p.57-72.
- FREUD, S. *Totem und Tabu*. Frankfurt a. Main: Fischer Verlag, Studiengausgabe, v.IX, 1982.
- HEIDEGGER, M. *Introdução à metafísica*. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro, 1987.
- LACAN, J. *La troisième*. Lettres de l'École freudienne, Paris, n. 16, p. 177-203, 1975a.
- \_\_\_\_\_. *Encore*. Paris: Seuil, 1975b.
- \_\_\_\_\_. *L'acte psychanalytique. Séminaire 1967-1968*. Paris: Association freudienne internationale, 1997.
- \_\_\_\_\_. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Séminaire 1964*. Paris: Association freudienne internationale, 1999.
- \_\_\_\_\_. *L'envers de la psychanalyse. Séminaire 1969-1970*. Paris: Association freudienne internationale, 2000.
- MELMAN, Ch. *Como alguém se torna paranóico?* Porto Alegre: CMC, 2008.
- SZONDI, P. *Ensaio sobre o trágico*. Rio de Janeiro: J. Zahar, 2004.

## Neurose obsessiva – um recorte

Sônia Maria Perozzo Noll

Estas observações têm como objeto oferecer algumas impressões sobre a neurose obsessiva, baseadas no caso do Homem dos Ratos, escrito e publicado por Sigmund Freud em 1909 e que, segundo extensos estudos, representa algumas verdades ainda vigentes. Cabe questionar se a neurose obsessiva se manifesta, ainda, atualmente, com reações semelhantes às observadas por Freud.

Charles Melman<sup>1</sup> nos diz que o sujeito obsessivo, com frequência, tem grande senso moral;

<sup>1</sup> Charles Melman, psicanalista francês, 76 anos, íntimo colaborador de Jacques Lacan, “A neurose obsessiva” – Conferência realizada na Escola Lacaniana de Psicanálise do Rio de Janeiro, 2004.

respeita a religião e respeita bastante a racionalidade. É partidário da discrição; cheio de pudores, não quer nunca ferir o outro; sacrifica seu desejo pelo bem-estar dos outros. Nele podemos ver como traço, como pista da neurose obsessiva, a divisão do sujeito, que se acusa, que

se sente culpado por não poder integralmente aplicar a lei que ele ama.

A neurose obsessiva, segundo dicionário de Chemama e Vandermersch, está muito próxima de nossa atividade psíquica ordinária, mas tem, como uma das principais sintomatologias, idéias obsessivas, com ações compulsivas e a defesa desenvolvida contra elas. Um sintoma pode ser retido porque conjuga ato e dúvida; o obsessivo não está apenas no temor de cometer algum ato grave, que suas idéias poderiam lhe impor, mas também no de tê-lo feito por inadvertência.

As obsessões se destacam por seu caráter sacrílego: as circunstâncias que exigem uma expressão de respeito, de homenagem, de devoção ou de submissão desencadeiam regularmente pensamentos injuriosos, obscenos, escatológicos, ou até mesmo criminosos. Embora articuladas sob a forma de um endereçamento imperativo, elas são reconhecidas pelo sujeito como a expressão de sua própria vontade: assustado e aterrorizado por ser tão monstruoso. É preciso, pois, enfatizar que esses

incidentes nunca são tomados como sendo de inspiração estranha, mesmo que sua audição possa ser, em certos casos, quase alucinatória. Uma luta, desde então, se trava, feita de contra-idéias expiatórias ou propiciatórias, que podem ocupar grande parte da atividade mental do sujeito.

O caso do Homem dos Ratos foi escrito em 1909, embora o tratamento tenha iniciado em 1º de outubro de 1907, em Viena, sendo essa a primeira e única vez que aparece nos registros originais de Freud. O tratamento durou cerca de um ano, e Freud considerou que houve o restabelecimento completo da personalidade do paciente, e a extinção de suas inibições. Foi publicado com o consentimento do paciente e se mantém como a maior referência para a neurose obsessiva, assim como o caso Dora é para a histeria, e o pequeno Hans para a fobia.

O Homem dos Ratos é referido como o Senhor Ernst Lanzer<sup>2</sup>, ou Paul.<sup>3</sup> Enfim, tratava-se de um jovem senhor, de 29 anos, com formação universitária e que já estava familiarizado com os trabalhos de Freud; apresentou-se com a queixa de que sempre havia sofrido de obsessões, desde a infância, mas com intensidade especial nos últimos quatro anos. Apresentava ou sentia medos de que algo pudesse acontecer a duas pessoas das quais ele gostava muito: seu pai e a dama a quem admirava. Estava consciente de impulsos compulsivos, como, por exemplo, cortar a garganta com uma lâmina e, igualmente, de proibições insignificantes em sua mente. Experimentou vários tratamentos anteriores, mas sem resultado, com exceção de um que foi uma temporada de tratamento por hidroterapia em um sanatório próximo, onde conheceu uma jovem com quem teve um relacionamento sexual regular, o que não ocorria em suas relações normais.

Embora instruído e esclarecido, era muito supersticioso e, ao mesmo tempo, não o era. Parecia entender que sua superstição dependia do seu modo

<sup>2</sup> Chemama, Vandermersch, *op.cit.*

<sup>3</sup> Assim chamado por Freud no caso publicado

de pensar obsessivo; embora, vez ou outra, se deixasse dominar completamente. Sua superstição era acreditar em premonições e em sonhos proféticos.

Sobre esta característica:

Constantemente iria encontrar a mesma pessoa em que, por alguma razão inexplicável, acabava de pensar; ou então receberia uma carta de alguém, que de repente, lhe vinha à lembrança, depois de esquecido durante anos. (FREUD, 1909, p.231).

O “Homem dos Ratos” declara para Freud “que não podia negar que os eventos importantes de sua vida ocorreram sem premonições, e que a morte do pai o apanhara de surpresa.” Sobre essa observação, Freud faz menção de que há uma raiz infantil na crença de seu paciente, tendo como base os pressentimentos e as premonições por ele relatadas. Dentre estas, a que sua mãe costumava dizer:

Em tal e tal dia não vou poder; vou ter de ficar de cama, nesse dia. E, com efeito, chegando o referido dia, ela invariavelmente ficava de cama. (FREUD, 1909, p. 232).

A mãe do “Homem dos Ratos” era de família rica, e seu pai com o casamento entrou nos negócios da família, ficando numa posição confortável. O pai era suboficial e se distinguiu pelo seu cordial senso de humor e pela amável tolerância a seus companheiros; antes do casamento, cortejava uma jovem humilde e sem recursos.

Após a morte do pai, a mãe sugeriu seu casamento com uma prima rica, depois que concluisse os estudos, ou seja, uma relação de negócios. Esse plano desencadeou um conflito relacionado a saber se ele permaneceria fiel à sua amada, a despeito de sua pobreza, ou se seguiria os passos de seu pai, casando com a linda, rica e bem relacionada jovem que lhe haviam predestinado. Para Freud, ele resolveu esse conflito ficando doente.

Sobre sua vida sexual, contou que sentia repulsa por prostitutas, e a masturbação desempenhara um pequeno papel entre dezesseis, dezessete anos. Sua primeira relação sexual aconteceu quando tinha 26 anos. Descreve um acontecimento da infância, quando, ainda pequeno, pela prática de uma travessura, seu pai lhe batera e,

em decorrência, foi tomado de terrível raiva e passou a xingar seu pai ainda enquanto apanhava. Gritava de forma desconexa: “Sua lâmpada! Sua toalha! Seu prato!” Seu pai, abalado com essa explosão de fúria natural, parou de bater nele e exclamou: “O menino ou vai ser um grande homem, ou um grande criminoso!” (FREUD, 1909, p.207.) Para Freud, a partir daquela época, tornou-se um covarde, por medo da violência de sua própria raiva.

Já nas primeiras sessões com Freud, o Homem dos Ratos falou sobre um amigo do qual gostava muito, a quem procurava sempre que se sentia atormentado por algum impulso criminoso, e ele o tranquilizava. Ao relatar, recorda-se de um outro amigo que tivera outrora, quando tinha catorze, quinze anos (que tinha quatro ou cinco anos a mais que ele), que foi também de grande importância em sua vida e que, depois de algum tempo, o amigo perdera o interesse por ele, e estava tratando-o como um idiota. Na oportunidade percebeu que o interesse desse amigo era por uma de suas irmãs e, assim, se sentiu usado. Esse foi o primeiro golpe, consciente, de sua vida: a ruptura dessa amizade.

Ainda, de suas lembranças, foi relatado de que, aos quatro ou cinco anos, havia uma governanta jovem e bonita *Fraulein* Peter e que:

Certa noite, ela estava deitada no sofá, ligeiramente vestida, lendo. Eu estava deitado ao seu lado e pedi-lhe para arrastar-me para debaixo de sua saia. Ela me disse que podia desde que eu nada dissesse sobre isso a ninguém. Ela tinha muita pouca roupa por cima, e manipulei com os dedos seus genitais e a parte inferior de seu corpo, o que me chocou como algo muito extravagante. Depois disso fiquei com uma curiosidade ardente e atormentadora de ver o corpo feminino. (FREUD, 1909, p.165).

Por volta dos seis anos, relata o paciente ter havido outra governanta: *Fraulein* Lina, da qual, por ter abscessos nas nádegas, ela os espremia à noite, esperava ansioso pelo momento de vê-la; também lembra que subia na cama e costumava descobri-la e tocá-la, e ela não fazia objeções. Ele refere que ela não era muito inteligente e tinha claramente desejos sexuais fortes e excessivos.

Por relevante, cabe referir que o paciente em análise não dormia no quarto da governanta, mas no dos pais, o que pode sugerir que seu relato se trata de uma lembrança encobridora.

Freud diz:

Quando criança de menos de seis anos, fora culpado por alguma má conduta relacionada com a masturbação, tendo sido duramente castigado por seu pai por isso. Essa punição, consoante minha hipótese, pusera, era verdade, um fim em sua masturbação; contudo, por outro lado, deixara atrás de si um rancor inextinguível pelo seu pai e o fixara para sempre em seu papel de perturbador do gozo sexual do paciente. (FREUD, 1909, p.207).

Em torno dos seis ou sete anos, quando já tinha ereções, foi até sua mãe queixar-se destas. Naquela época, ainda tinha idéia de que seus pais conheciam seus pensamentos; apresentava sentimentos ambivalentes e desejos de ver moças despidas e possuía um estranho sentimento de que algo pudesse acontecer se pensasse em tais coisas. Assim, pelo sentimento de culpa, pensava em todos os meios ao seu alcance para evitar tais práticas ou pensamentos. A culpa gerava o medo de que o pai morresse, desde o tempo em que era criança. Em seus relatos, o “Homem dos Ratos” considerou que essas dúvidas obsessivas de que o pai morresse teriam sido o início de sua doença, mas a culpa não gerava limites, apenas reforçava as defesas. A sensação era: “Eles sabem meus pensamentos”. Essa necessidade de controle surgia com a mesma intensidade do temor de que seu pai morresse. Com doze anos, gostou de uma menina, irmã de seu amigo, e tinha idéia de que ela lhe seria afável se alguma desgraça lhe acontecesse. Em sua mente, veio a idéia da morte do pai, mas logo rejeitou essa idéia. Pensou: Se meu pai morrer, eu me matarei sobre seu túmulo. (FREUD, 1909, p.182).

Pensamento idêntico aconteceu seis meses antes da morte do pai, quando obstáculos financeiros impediam sua aliança com a jovem (dama) de menor condição financeira; esse obstáculo gerou novamente a idéia de morte do pai:

A idéia de que a morte de seu pai poderia torná-lo rico o suficiente para desposá-la. Defendendo-se dessa idéia ele estivera a ponto de desejar que seu pai não lhe deixasse absolutamente nada, de modo que ele não pudesse ter compensação alguma pela sua terrível perda. (FREUD, 1909, p.183)

De maneira recorrente, esses pensamentos surgiam. A terceira vez em que esse pensamento da morte do pai ocorreu foi no dia anterior à morte de seu pai quando pensou: Agora posso estar perdendo o que mais amo. (FREUD, 1909, p.183)

A teoria de Freud: “Todo medo correspondia a um desejo primeiro, agora reprimido. Um amor assim intenso era a pré-condição necessária do ódio reprimido. Assim como o inconsciente deve ser o exato contrário do consciente.” (FREUD, 1909, p.183).

Em sua análise, o paciente questionou a origem do ódio. Na época, Freud, ainda não tinha escrito a respeito na obra *Além do princípio do prazer e sobre a pulsão de morte*, mas disse:

O ódio deve fluir de alguma fonte, que deve estar relacionado com alguma causa particular que o tornasse indestrutível. Por um lado, alguma conexão dessa espécie deve estar mantendo vivo seu ódio pelo pai, ao passo que, por outro lado, o seu intenso amor o impedia de tornar-se consciente. Por conseguinte, nada restou para ele, a não ser existir no inconsciente. (FREUD, 1909, p.184)

Segundo Freud, em nível inconsciente, a hostilidade que sentia pelo pai gerava sua impossibilidade de reconhecer esse sentimento, projetando, em nível consciente, a convicção de amor. Nesse caso, presume-se que, na infância, deve ter sentido o pai como uma interferência de uma ou outra forma. Na adolescência, quando novamente apareceram os desejos eróticos, esse ódio foi revivido.

A essência dessa narrativa, do castigo com os ratos, foi o fato que motivou o paciente a buscar a ajuda de Freud. Ela provocou a crise porque atualizou os temas, o que suscitou angústia.

Em seus relatos, o paciente descreve cenas que confirmam suas idéias obsessivas. Contou que, enquanto servia ao Exército, durante um exercício (manobras militares), perdeu seus óculos, mas, para não atrasar a manobra procurando por eles, seguiu e depois telegrafou ao oculista para que lhe mandasse outros. Nessa manobra, durante uma parada, sentou-se entre dois oficiais, sendo que um era capitão, em relação ao qual sentia o paciente verdadeiro terror, pois esse oficial gostava de

crueldade e defendia o castigo corporal, apesar de não ser mau. Nessa mesma parada, o capitão contou que havia lido sobre um castigo particularmente horrível, praticado no leste e, nesse momento do relato, na sessão, o paciente pediu para não falar sobre esses detalhes. Freud lhe falou da resistência e disse:

Não posso conceder-lhe algo que está além de minhas forças. A superação das resistências é uma lei do tratamento. (FREUD, 1909, p.171).

O castigo que o paciente não queria relatar é o seguinte: “O criminoso foi amarrado... Um vaso foi virado sobre suas nádegas... alguns ratos foram colocados dentro dele... e eles...”; novamente o paciente se levantou e mostrava sinais de horror e resistência e seguiu relatando: “...cavavam caminho no...”; “em seu ânus...”, ajudou Freud a completar. (FREUD, 1909, p.171)

A história segue quando vem a ordem para que o “Homem dos Ratos” reembolse o dinheiro dos óculos ao tenente A; segue-se a isso a dúvida se ele realmente deve reembolsar o tenente, a dama do correio ou outro tenente responsável pelo financeiro. Essa dívida atualiza lembranças da história de seu pai.

Nessa sua análise, lembra que o pai também havia enfrentado dificuldades quando prestava serviço militar, servindo por muitos anos. Seu pai contava ao paciente suas histórias e, dentre estas, contou um fato ocorrido quando era suboficial: “Numa situação perdera dinheiro no jogo, dinheiro de fundos do regimento que seu cargo comportava e, pediu a um amigo a quantia emprestada e, quando ficou bem, procurou o amigo para devolver, mas não o encontrou.” A recordação desse pecado da juventude do pai lhe era penosa. Esse relato encontra nexos nestas notas, quando o paciente declara as palavras do capitão: “Você deverá reembolsar ao Tenente”, que soaram, aos seus ouvidos (em nível inconsciente), como uma alusão àquela dívida não liquidada pelo pai.

Sobre essa passagem, cabe referir o que defende Lacan no “Mito individual do neurótico”: “A sua narrativa sai, fragmento por fragmento, no decorrer da análise, sem que o sujeito de modo nenhum a relacione com o que quer que se passe de atual.” (LACAN, 1987, p. 55). Lacan cita Freud referindo que o que influenciou de forma decisiva a reação aos estímulos desse paciente foi o erotismo anal. Em sua infância, enfrentou, por muitos anos,

uma constante irritação em decorrência de vermes, que refletiu em seu inconsciente significados bem característicos e pontuais; os ratos passaram a adquirir o significado de dinheiro, além de vários outros significados, por serem, também, portadores de doença contagiosa, citando-se, dentre esses significados: reflexos equivalentes a mau caráter, falsidade, dívidas etc. Relacionou também esses ratos como símbolo de pavor a uma infecção sifilítica que ocultava dúvidas relacionadas ao tipo de vida que seu pai levava, durante o tempo de serviço militar.

Ainda, segundo Freud, no caso do Homem dos Ratos, o próprio pênis pode significar um portador de infecção sifilítica e, desse modo, poderia o paciente considerar o rato como um órgão sexual masculino, eis que o pênis pode ser facilmente comparado com um verme. A história do capitão fora a respeito de ratos que se enfiavam no ânus de alguém exatamente como as grandes lombrigas fizeram quando era criança. Assim, a significação de ratos com o pênis baseava-se no erotismo anal: além disso, o rato é um bicho sujo que vive em esgotos; também tinha significado de crianças. O capitão lembrava seu pai, e aí foi revivida a raiva que sentia do pai na sua infância: “É preciso que lhe façam também a mesma coisa”, dirigido contra o capitão e também a seu pai. (FREUD, 1909, p.219). Não pagando a dívida dos óculos ao tenente, ele insultara a dama, que não podia ter filhos e seu pai, quando declarou: “Tão certo quanto meu pai e a dama tiverem filhos, eu lhe pagarei.” (FREUD, 1909, p.220).

Freud, na sua análise, segue observando outros indícios de atos obsessivos, como, por exemplo, a análise de impulsos suicidas como cortar a própria garganta e outros.

Fala do paciente:

Como eu gostaria de sair e matar aquela velha mulher por haver-me roubado o meu amor! Ao que se seguiu à ordem: Mate-se a si próprio, como punição dessas suas paixões selvagens e assassinas. (FREUD, 1909, p.191)

Essa fala decorreu de um convite que a dama havia recebido para passar as férias com uma tia, gerando, pelo natural afastamento temporário, muita raiva no paciente e a conseqüente ordem de punição seguida de culpa.

Outra cena típica desse caso é relacionada a um desejo imenso de emagrecer. Em alemão, a

palavra “gordo” se pronuncia “dick”. O paciente relata que, em certa época, emergiram em sua mente intenções suicidas e, sem disfarce, vinculadas ao desejo de emagrecer. Ao relatar isso a Freud, o paciente se dá conta de que Dick também é o nome de um primo da dama, do qual sentia muito ciúme. Para o inconsciente, a simples pronúncia de uma palavra pode remeter a vários significantes, de forma que, na análise, é possível ver o que realmente está implicado no desejo de emagrecer e de morte, como podemos ver na citação abaixo.

Quando se encontrava à beira de um precipício profundo, recebeu a ordem de saltar, o que sem dúvida significaria a sua morte. A seqüência era a seguinte: Idéia suicida obsessiva, por ciúmes da dama, diante de uma reação de raiva. Nesse período, ao relatar o fato, o paciente se deu conta de que esse fato ocorreu num período em que sua dama estava veraneando na companhia de um primo (Dick), do qual se sentia enciumado. (FREUD, 1909, p.191)

Também relacionado com o ciúmes da dama, relata que deveria protegê-la de um forte vento com um gorro; nada deveria acontecer a ela. O ato obsessivo é de que ele deveria contar até quarenta entre intervalos de um raio e o trovão. A contagem era uma medida defensiva por ele criada contra temores de morte.

Ainda, sobre os fatos típicos desse caso do Homem dos Ratos:

No dia em que sua dama devia partir, ele bateu com o pé numa pedra da estrada e foi obrigado a afastá-la do caminho pondo-a à beira da estrada, pois lhe veio a idéia de que o carro dela iria passar, dentro de poucas horas pela mesma estrada e poderia acidentar-se nessa pedra. Contudo, minutos depois, pensou que era um absurdo, e foi obrigado a voltar e restituir a pedra à sua posição original, no meio da estrada. Depois que ela partiu, ele se viu presa de uma obsessão por compreensão, que o tornou uma praga para todos os seus amigos. (FREUD, 1909, p.193)

Para Freud, sua obsessão de proteger só pode ter sido uma reação de remorso e penitência a um impulso contrário, ou seja, hostil, que ele deve ter sentido com relação à sua dama, por ela o ter abandonado (férias). O que se depreende dessa fundamentação teórica é que a batalha entre amor e

ódio e o objeto desses dois sentimentos eram a mesma pessoa.

Quanto às rezas, outra observação relevante: “rezava depressa para não virar o oposto do que pretendia”, e fazia contagens como, por exemplo, contar de um a quarenta no caso dos relâmpagos e trovões.

Sobre a causa precipitadora da doença, Freud escreve que, na neurose obsessiva, as condições infantis da neurose podem ser colhidas pela anamnese; que os motivos imediatos da doença são retidos na memória; que o trauma, em lugar de ser esquecido, é destituído de afeto, de modo que, na consciência, nada mais resta além da idéia, totalmente desinteressante e sem importância (“o fato perde o sentimento ou se separa dele”), de que o paciente tem a certeza da sensação de sempre ter conhecido seus sintomas e, de outra parte, de tê-los esquecido há muito tempo. Ele conhece seus traumas tanto quanto não os conhece; ele os conhece porque não os esqueceu e não os conhece, porque não está ciente de sua significação.

Na relação transferencial, segundo Lacan (1987), em dado momento, Freud fica no lugar do amigo que desempenha papel de guia, conselheiro, protetor, tutor tranquilizante, antes ocupado pelo amigo em várias fases de sua vida “nunca fizeste o mal que julgas ter praticado... não és culpado... não ligués...” e, em outro momento, passa a representar fantasmas agressivos ou ambíguos, protetores ou maléficos, são situações que se alternam de acordo com a evolução.

Sobre essa transferência, o paciente relata que se deparou com uma menina nas escadas da casa de Freud, a qual imaginou ser filha deste e, dessa interpretação, imaginou que Freud lhe estava sendo agradável porque desejava tê-lo como genro; essa fantasia de transferência serviu de base para a recordação do paciente sobre o episódio passado por seu pai, do qual já havia esquecido (“ou lhe passara inconscientemente pela mente”): o fato de que seu pai havia também casado com uma mulher rica.

Após severas resistências e as mais amargas injúrias de sua parte, não podia mais permanecer cego ao efeito esmagador da perfeita analogia entre a fantasia de transferência e o estado atual de acontecimentos passados; assim, o paciente veio a mostrar isso num sonho onde se casava com a filha de Freud não por causa de seus lindos olhos, mas pelo dinheiro (“em seu sonho via a suposta filha de Freud casando com ele tendo, no lugar dos olhos,

dois cifrões”). Na sua identificação com seu pai, ele se encontrava numa situação semelhante à que seu pai estivera antes de seu casamento.

Assim, considerando a neurose obsessiva como regressão a uma etapa anterior do desenvolvimento, quando a realidade é vista de modo mágico, ela pode ser entendida porque as pessoas obsessivas são, freqüentemente, supersticiosas, e porque o bem ou mal estão, para elas, vinculados a dados externos. A ambivalência resulta na incapacidade para decidir entre uma atitude ou outra e deixa-se guiar por circunstâncias ocasionais; sua obediência rápida dissimula sua indecisão interior.

A vacilação e a indecisão também são traços típicos da conduta obsessiva e provêm da ambivalência e bissexualidade características. O mecanismo de isolamento pulsional é uma tentativa de destruir as conexões psíquicas que atualizam um conteúdo desagradável. Segundo Freud, o isolamento serve como um tabu primitivo do contato, frente à proibição de tocar o que é sagrado ou temido, geralmente desejos sexuais.

Os sintomas normalmente se iniciam na adolescência, quando ressurgem os conflitos sexuais. Há uma repressão de seus desejos, e se efetua a regressão a fases anteriores do desenvolvimento. Podemos pensar que a regressão é consequência de fracassos na atividade genital, com pontos de fixação na organização sádico-anal de determinadas vivências infantis. A organização sádico-anal tem como característica a ambivalência, amor e ódio dirigidos à mesma pessoa. Tal ambivalência coincide com sua oscilação característica entre uma conduta ativa ou passiva, masculina ou feminina, sádica ou masoquista. O sujeito se defende desses sentimentos transformando-os em contrários, isto é, transforma sentimentos ativos de raiva em passivos de submissão. Pode também reagir contra tendências anais mediante o cultivo de traços de limpeza, ordem, tenacidade e economia.

A divisão da personalidade é outra defesa adotada para lidar com os sentimentos ambivalentes, pois separa os conteúdos intelectuais dos afetivos com tendência à intelectualização. A dúvida é a exteriorização da ambivalência, da bissexualidade e dos conflitos morais, os quais aparecem na posição ativa e passiva, sádica e masoquista, masculina e feminina. São as posições opostas que conduzem à dúvida.

Podemos pensar que as pessoas que apresentam transtornos obsessivos têm considerável consciência de seus problemas, sabem que seus pensamentos obsessivos não têm sentido ou são exagerados. No entanto, tal conhecimento não é suficiente para libertá-los de seus sintomas e, com o passar do tempo, a resistência pode enfraquecer, e os longos rituais podem dominar a vida da pessoa, trazendo limitações, sofrimentos e impossibilitando suas atividades.

Em alguns casos de neurose obsessiva, aparentemente há ganhos com seus sintomas, do tipo narcisista, que lhes outorgam as formações reativas, fazendo-os crer que são melhores, mais compassivos, mais limpos e mais inteligentes que os demais, e isso lhes garante satisfação ilusória. Normalmente toleram mal certos sintomas que escapam ao controle do ego, e que lhe causam feridas narcísicas frente ao seu sentimento infantil de onipotência.

Para Freud, no caso analisado:

O paciente tinha se desintegrado em três personalidades: em uma personalidade inconsciente e em duas pré-conscientes, entre as quais pudesse oscilar a sua consciência. O seu inconsciente abrangia impulsos suprimidos em idade precoce, impulsos apaixonados e impulsos maus. Em seu estado normal ele era amável, animado e sensível, um tipo de pessoa esclarecida e inteligente. Em sua terceira organização psicológica, se curvava ante a superstição e o ascetismo. Ele era capaz de ter dois credos diferentes e duas diferentes visões a respeito da vida. Essa segunda personalidade pré-consciente abrangia as formações reativas contra seus desejos reprimidos, e era fácil prever que ela teria consumido com a personalidade normal, se a doença tivesse persistido por muito mais tempo. (FREUD, 1909, p. 249).

Um questionamento que Melman, (2000, p. 39) faz é a respeito da escolha da neurose. Por que alguns passam para o lado da histeria e outros para o lado da neurose obsessiva? Melman nos diz que isso está ligado a experiências sexuais da criança, que provocaram vivências diferentes: na histeria, tratar-se-iam de experiências sexuais traumáticas,



vividas com desprazer, enquanto na neurose obsessiva tratar-se-iam de experiências vividas com um grande gozo.

Em nota acrescida em 1923, Freud diz:

A saúde mental do paciente foi-lhe restabelecida pela análise. Como tantos jovens valorosos e promissores, ele morreu na Primeira Guerra Mundial. (FREUD, 1909, p.250, em nota de rodapé).

Por fim, cabe referir que Freud relata com abundância de detalhes tanto seu trabalho com esse paciente quanto suas interpretações sobre o desencadeamento da neurose obsessiva, oferecendo aos psicanalistas, em uma releitura e atualização daquelas observações, uma fundamentação teórica ainda atual e relevante.

## REFERÊNCIAS

- FREUD, S. *Notas sobre um caso de neurose obsessiva*. Obras completas de Sigmund Freud. Vol. X, Rio de Janeiro: Imago Editora, 1909.
- LACAN, J. *O mito individual do neurótico*. Lisboa: Cooperativa Editora e Livreira (CRL); Assírio & Alvim. 1980.
- MELMAN, Ch. *Clínica psicanalítica: artigos e conferências realizadas no período 1973-1990*. Salvador: Ágalma;UFBA, 2000.
- MELMAN, Charles. *A neurose obsessiva: conferências realizadas na Escola Lacaniana de Psicanálise do Rio de Janeiro*. Rio de Janeiro: Cia. de Freud, 2004.
- CHEMAMA, Roland e Bernard Vandermersch. *Dicionário de psicanálise*. São Leopoldo: Unisinos, 2007.

## O mito individual do neurótico<sup>1</sup>

Jacques Lacan

Tradução: Maria Aparecida Pabst e Maria Helena Viera  
Revisão técnica: Andréa Ferrari e Giselle Dalsochio Montemezzo

Vou falar-lhes de um tema que é preciso qualificar de novo, e que como tal é difícil.

A dificuldade desta exposição não lhe é tão intrínseca. Refere-se ao fato de tratar de algo novo, que me permitiu me dar conta, tanto por minha experiência analítica, quanto pela tentativa que faço, no decorrer de um ensino chamado de seminário, de aprofundar a realidade fundamental da análise. Extrair esta parte original para fora desse ensino e dessa experiência, para lhes fazer sentir seu peso, comporta dificuldades particularmente especiais na exposição.

É por esta razão que de antemão lhes peço a indulgência, se por acaso alguma dificuldade aparecer na apreensão desta primeira abordagem do que se trata.

I

A psicanálise, devo lembrar-lhes como preâmbulo, é uma disciplina que, no conjunto das ciências, se apresenta com uma posição verdadeiramente particular. Diz-se freqüentemente que ela não é uma ciência propriamente dita, o que parece implicar por contraste que ela é simplesmente uma arte. É um erro se entendermos que ela não é mais que uma técnica, um método operacional, um conjunto de receitas. Mas ela não é, se empregamos essa palavra, uma arte, no sentido como era empregada na Idade Média, quando se falava de artes liberais – vocês conhecem a série, que vai da astronomia à dialética, passando pela aritmética, geometria, música e a gramática.

Certamente nos é difícil apreender hoje, dessas ditas artes liberais, a função e a incidência na vida

Je vais vous parler d'un sujet qu'il me faut bien qualifier de nouveau, et qui comme tel est difficile.

La difficulté de cet exposé ne lui est pas tellement intrinsèque. Elle tient au fait qu'il traite de quelque chose de nouveau que m'ont permis d'apercevoir tant mon expérience analytique que la tentative que je fais, au cours d'un enseignement dit de séminaire, d'approfondir la réalité fondamentale de l'analyse. Extraire cette partie originale hors de cet enseignement et hors de cette expérience, pour vous en faire sentir la portée, comporte des difficultés tout à fait spéciales dans l'exposé.

C'est pourquoi je vous demande à l'avance votre indulgence, si peut-être quelque difficulté va vous apparaître dans la saisie au moins au premier abord de ce dont il s'agit.

I

La psychanalyse, je dois le rappeler en préambule, est une discipline qui, dans l'ensemble des sciences, se montre à nous avec une position vraiment particulière. On dit souvent qu'elle n'est pas une science à proprement parler, ce qui semble impliquer par contraste qu'elle est tout simplement un art. C'est une erreur si on entend par là qu'elle n'est qu'une technique, une méthode opérationnelle, un ensemble de recettes. Mais ce n'en est pas une, si on emploie ce mot, un art, au sens où on l'employait au moyen-âge quand on parlait des arts libéraux – vous en connaissez la série, qui va de l'astronomie à la dialectique, en passant par l'arithmétique, la géométrie, la musique et la grammaire.

Il nous est difficile assurément d'appréhender aujourd'hui, de ces dits arts libéraux, la fonction et

e no pensamento dos mestres medievais. Entretanto, é certo que o que os caracteriza e os distingue das ciências que delas teriam saído, é que mantiveram em primeiro plano o que pode se chamar uma relação fundamental na medida do homem. A psicanálise é atualmente a única disciplina, talvez, que possa ser comparada a essas artes liberais, pelo fato de que preserva essa relação de medida do homem consigo mesmo – relação interna, fechada sobre si mesma, inesgotável, cíclica, que comporta por excelência o uso da fala.

É justamente por isso que a experiência analítica não é decisivamente objetivável. Ela implica sempre, no seio de si mesma, a emergência de uma verdade que não pode ser dita, pois o que a constitui é a fala, e que precisaria de alguma forma dizer a própria fala, o que é, propriamente falando, o que não pode ser dito como fala.

Vemos, aliás, surgirem da psicanálise métodos que tendem a objetivar os meios de agir sobre o homem, o objeto humano. Mas essas são apenas técnicas derivadas dessa arte fundamental que é a psicanálise, à medida que é constituída por essa relação intersubjetiva que não pode, eu o dissera, ser esgotada, visto que ela é o que nos faz homens. É, entretanto, o que somos levados mesmo assim a tentar expressar na fórmula que disso dá o essencial, e é justamente por isso que existe, no seio da experiência analítica, algo que é propriamente dito um mito.

O mito é o que dá uma fórmula discursiva a algo que não pode ser transmitido na definição da verdade, pois a definição da verdade não pode apoiar-se senão nela mesma, e é à medida que a fala progride que ela a constitui. A fala não pode apreender-se a si mesma, nem apreender o movimento de acesso à verdade, como uma verdade objetiva. Ela só pode exprimi-la – e isso, de uma forma mítica. E é nesse sentido que se pode dizer que aquilo em que a teoria analítica concretiza a relação intersubjetiva, que é o complexo de Édipo, tem um valor de mito.

Trarei para vocês hoje uma série de fatos da experiência que tentarei exemplificar a propósito dessas formações que constatamos na vivência dos sujeitos que tomamos em análise, sujeitos neuróticos, por exemplo, e que são conhecidos de todos aqueles para quem a experiência analítica não é um fato estranho. Essas formações necessitam trazer ao mito edipiano, porquanto está no coração

la portée dans la vie et dans la pensée des maîtres médiévaux. Néanmoins, il est certain que ce qui <sup>(292)</sup>les caractérise et les distingue des sciences qui en seraient sorties, c'est qu'ils maintiennent au premier plan ce qui peut s'appeler un rapport fondamental à la mesure de l'homme. Eh bien ! la psychanalyse est actuellement la seule discipline peut-être qui soit comparable à ces arts libéraux, pour ce qu'elle préserve de ce rapport de mesure de l'homme à lui-même – rapport interne, fermé sur lui-même, inépuisable, cyclique, que comporte par excellence l'usage de la parole.

C'est bien en quoi l'expérience analytique n'est pas décisivement objectivable. Elle implique toujours au sein d'elle-même l'émergence d'une vérité qui ne peut être dite, puisque ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même, ce qui est à proprement parler ce qui ne peut pas être dit en tant que parole.

Nous voyons par ailleurs se dégager de la psychanalyse des méthodes qui, elles, tendent à objectiver des moyens d'agir sur l'homme, l'objet humain. Mais ce ne sont là que des techniques dérivées de cet art fondamental qu'est la psychanalyse en tant qu'elle est constituée par ce rapport intersubjectif qui ne peut, je vous l'ai dit, être épuisé, puisqu'il est ce qui nous fait hommes. C'est pourtant ce que nous sommes amenés à essayer d'exprimer quand même dans une formule qui en donne l'essentiel, et c'est bien pourquoi il existe au sein de l'expérience analytique quelque chose qui est à proprement parler un mythe.

Le mythe est ce qui donne une formule discursive à quelque chose que ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut s'appuyer que sur elle-même, et que c'est en tant que la parole progresse qu'elle la constitue. La parole ne peut pas se saisir elle-même, ni saisir le mouvement d'accès à la vérité, comme une vérité objective. Elle ne peut que l'exprimer – et ce, d'une façon mythique. C'est en ce sens qu'on peut dire que ce en quoi la théorie analytique concrétise le rapport intersubjectif, et qui est le complexe d'Édipe, a une valeur de mythe.

Je vous apporterai aujourd'hui une série de faits d'expérience que j'essaierai d'exemplifier à propos de ces formations que nous constatons dans le vécu chez les sujets que nous prenons en analyse, les sujets névrosés par exemple, et qui sont connues de tous ceux à qui l'expérience analytique n'est pas tout à fait étrangère. Ces formations nécessitent

da experiência analítica, certas modificações de estrutura que são correlativas do progresso que nós mesmos fazemos na compreensão da experiência analítica. É o que nos permite, em segundo grau, apreender que a teoria analítica é inteiramente sustentada pelo conflito fundamental que, por intermédio da rivalidade com o pai, liga o sujeito a um valor simbólico essencial – mas este, vocês o verão, sempre em função de certa degradação concreta, talvez ligada a circunstâncias sociais especiais, da figura do pai. A própria experiência é estendida entre essa imagem do pai, sempre degradada, e uma imagem que nossa prática nos permite apreender cada vez mais a importância, e mensurar as incidências no próprio analista, à medida que, sob uma forma seguramente velada e quase recusada pela teoria analítica, ele toma assim mesmo, de uma forma quase clandestina, na relação simbólica com o sujeito, a posição deste personagem bem apagado pelo declínio de nossa história, que é o do mestre – do mestre moral, do mestre que institui na dimensão das relações humanas fundamentais, aquele que está na ignorância, e que lhe facilita o que se pode chamar de acesso à consciência, e mesmo à sabedoria, na tomada de posse da condição humana.

Se nos guiamos pela definição de mito como uma representação objetiva de um epos ou de uma gesta, expressando de forma imaginária as relações fundamentais características de certo modo de ser humano em uma determinada época, se nós o compreendemos como a manifestação social latente ou patente, virtual ou realizada, plena ou esvaziada de seu sentido, desse modo de ser, então é certo que podemos encontrar sua função no próprio vivido de um neurótico. A experiência, com efeito, nos fornece toda sorte de manifestações, que estão de acordo com este esquema e do qual se pode dizer tratar-se, propriamente falando, de mitos, e eu vou lhes mostrar por meio de um exemplo que acredito dos mais familiares à memória de todos aqueles entre vocês que se interessam por essas questões, que tomarei de uma das grandes observações de Freud.

Estas observações se beneficiam periodicamente de um recrudescimento do interesse no ensino, o que não impede que um de nossos eminentes confrades manifestasse recentemente a seu respeito – eu o escutei de sua boca – uma espécie de desprezo. A técnica, dizia ele, é tão atrapalhada como arcaica. Essa opinião pode acima de tudo

d’apporter au mythe œdipien, en tant qu’il est au cœur de l’expérience analytique, certaines modifications de structure qui sont corrélatives aux progrès que nous faisons nous-mêmes dans la compréhension de l’expérience analytique. C’est ce qui nous permet, au second degré, de saisir que la théorie analytique est toute entière sous-tendue par le conflit fondamental qui, par <sup>(293)</sup>l’intermédiaire de la rivalité au père, lie le sujet à une valeur symbolique essentielle – mais ce, vous allez le voir, toujours en fonction d’une certaine dégradation concrète, peut-être liée à des circonstances sociales spéciales, de la figure du père. L’expérience elle-même est tendue entre cette image du père, toujours dégradée, et une image dont notre pratique nous permet de prendre de plus en plus la mesure, et de mesurer les incidences chez l’analyste lui-même, en tant que, sous une forme assurément voilée et presque reniée par la théorie analytique, il prend tout de même, d’une façon presque clandestine, dans la relation symbolique avec le sujet, la position de ce personnage très effacé par le déclin de notre histoire, qui est celui du maître – du maître moral, du maître qui institue à la dimension des relations humaines fondamentales celui qui est dans l’ignorance, et qui lui ménage ce qu’on peut appeler l’accès à la conscience, voire même à la sagesse, dans la prise de possession de la condition humaine.

Si nous nous fions à la définition du mythe comme d’une certaine représentation objectivée d’un epos ou d’une geste exprimant de façon imaginaire les relations fondamentales caractéristiques d’un certain mode d’être humain à une époque déterminée, si nous le comprenons comme la manifestation sociale latente ou patente, virtuelle ou réalisée, pleine ou vidée de son sens, de ce mode de l’être, alors il est certain que nous pouvons en retrouver la fonction dans le vécu même d’un névrosé. L’expérience nous livre en effet toutes sortes de manifestations qui sont conformes à ce schéma et dont on peut dire qu’il s’agit à proprement parler de mythes, et je vais vous le montrer par un exemple que je crois des plus familiers à la mémoire de tous ceux d’entre vous qui s’intéressent à ces questions, que j’emprunterai à une des grandes observations de Freud.

Ces observations bénéficient périodiquement d’un regain d’intérêt dans l’enseignement, ce qui n’empêche qu’un de nos éminents confrères manifestait récemment à leur égard – je l’ai entendu de sa bouche – une sorte de mépris. La technique, disait-il, y est aussi maladroite qu’archaïque. Cela

sustentar-se se sonharmos com os progressos que fizemos, tomando consciência da relação intersubjetiva e interpretando apenas por meio das relações que se estabelecem entre o sujeito e nós na atualidade das sessões. Mas meu interlocutor devia levar as coisas a ponto de dizer que os casos de Freud eram mal escolhidos? Pode-se dizer, certamente, que eles são todos incompletos, que para muitos são psicanálises interrompidas no caminho, fragmentos de análise. Mas isso mesmo deveria incitar-nos a refletir e a perguntar-nos por que essa escolha foi feita por Freud. Isso, bem entendido, se confiamos em Freud. E é preciso confiar nele.

Não basta dizer, como prosseguia aquele que emitia as opiniões que já relatei para vocês, que isso seguramente tem ao menos este caráter encorajador de mostrar-nos que é suficiente um pequeno grão de verdade em algum lugar para que ela transpareça e a surja apesar dos entraves que a exposição lhe opõe. Não acredito que essa seja uma visão justa das coisas. Em verdade, a árvore da prática cotidiana escondia de meu colega o surgimento da floresta que emergiu dos textos freudianos.

Escolhi para vocês “O homem dos ratos”, eu creio poder nesta ocasião justificar o interesse de Freud por esse caso.

## II

Trata-se de uma neurose obsessiva. Penso que nenhum daqueles que vieram ouvir a presente conferência deixaram de ouvir falar do que se considera como a raiz e a estrutura desta neurose, a saber, a tensão agressiva, a fixação pulsional etc. O progresso da teoria analítica colocou na origem de nossa compreensão da neurose obsessiva uma elaboração genética extremamente complexa, e sem dúvida, tal elemento, tal fase dos temas fantasmáticos ou imaginários, que temos o hábito de sempre encontrar na análise de uma neurose obsessiva, se encontram na leitura de “O homem dos ratos”. Mas este lado tranqüilizador – que os pensamentos familiares, vulgarizados, sempre têm para aqueles que lêem ou que aprendem – mascara talvez para o leitor a originalidade dessa observação, e seu caráter especialmente significativo e convincente.

Esse caso retira seu título, vocês o sabem, de um fantasma extremamente fascinante, o qual tem, na psicologia da crise que leva o sujeito a buscar o

peut après tout se soutenir si on songe aux progrès que nous avons faits en prenant conscience de la relation intersubjective, et en n’interprétant qu’à travers les relations qui s’établissent entre le sujet et nous dans l’actualité des séances. Mais mon interlocuteur devait-il pousser les choses jusqu’à dire que les cas de Freud étaient mal choisis ? On peut dire, certes, qu’ils sont tous incomplets, que pour beaucoup ce sont des psychanalyses arrêtées en route, des morceaux d’analyse. Mais cela même devrait nous inciter à réfléchir et à nous demander pourquoi ce choix a été fait par Freud. Cela, bien entendu, si l’on fait confiance à Freud. Et il faut lui faire confiance.

Ce n’est pas tout de dire, comme poursuivait celui qui émettait les propos que je vous ai rapportés, qu’assurément cela a au moins ce caractère encourageant de nous montrer qu’il suffit d’un tout petit grain de vérité quelque part pour qu’il arrive à transparaître et à surgir en dépit des entraves que l’exposé lui oppose. Je ne crois pas que ce soit là une vue juste des choses. En vérité, l’arbre de la pratique quotidienne cachait à mon confrère la montée de la forêt qui a surgi des textes freudiens.

J’ai choisi à votre intention « *l’Homme aux rats* », et je crois pouvoir à cette occasion justifier l’intérêt de Freud pour ce cas.

## II

Il s’agit d’une névrose obsessionnelle. Je pense qu’aucun de ceux qui sont venus entendre la présente conférence n’est sans avoir entendu parler de ce qu’on considère comme la racine et la structure de cette névrose, à savoir la tension agressive, la fixation instinctuelle, etc. Le progrès de la théorie analytique a mis à l’origine de notre compréhension de la névrose obsessionnelle une élaboration génétique extrêmement complexe, et sans doute, tel élément, telle phase des thèmes fantasmatiques ou imaginaires que nous avons l’habitude de toujours rencontrer dans l’analyse d’une névrose obsessionnelle, se retrouvent à la lecture de « *l’Homme aux rats* ». Mais ce côté rassurant – qu’ont toujours pour ceux qui lisent ou qui apprennent, les pensées familières, vulgarisées, masque peut-être au lecteur l’originalité de cette observation, et son caractère spécialement significatif et convaincant.

Ce cas emprunte son titre, vous le savez, à un fantasma tout à fait fascinant, lequel a dans la

analista, uma função evidente de desencadeamento. É a narração de um suplício que sempre se beneficiou de uma notoriedade singular, e mesmo de uma verdadeira celebridade, que consiste na introdução de um rato excitado por meios artificiais, no reto do supliciado, por meio de um meio mais ou menos engenhoso. É sua primeira audição desse relato que provoca no sujeito um estado de horror fascinado, que não desencadeia sua neurose, mas atualiza seus temas e suscita angústia. Segue-se toda uma elaboração, da qual veremos a estrutura.

Esse fantasma é certamente essencial para a teoria do determinismo de uma neurose, e ele se encontra em numerosos temas no curso da observação. Quer dizer que é isso que constitui todo seu interesse? Não somente não o creio, como estou certo de que em qualquer leitura atenta perceber-se-á que seu interesse principal decorre da particularidade extrema do caso.

Como Freud sempre o assinalou, cada caso deve ser estudado em sua particularidade, exatamente como se ignorássemos tudo da teoria. É isso que constitui a particularidade desse caso, o caráter manifesto, visível, das relações em jogo. O valor exemplar desse caso em particular reside em sua simplicidade, à semelhança do que se pode dizer em geometria de um caso particular que pode ter uma deslumbrante superioridade de evidência em relação à demonstração, cuja verdade, em razão de seu caráter discursivo, permanecerá velada sob as trevas de uma longa seqüência de deduções.

Eis em que consiste a originalidade do caso, e que aparece a qualquer leitor um pouco atento.

A constelação – por que não? no sentido em que falamos os astrólogos –, a constelação original que presidiu ao nascimento do sujeito, a seu destino, e eu diria quase à sua pré-história – a saber, as relações familiares fundamentais que estruturaram a união de seus pais – mostra ter uma relação bem precisa, e talvez definível por uma fórmula de transformação, com o que aparece como sendo o mais contingente, o mais fantasmático, o mais paradoxalmente mórbido de seu caso, a saber, o último estágio de desenvolvimento de sua grande apreensão obsedante, o roteiro imaginário ao qual ele chega como à solução da angústia ligada ao desencadeamento da crise.

A constelação do sujeito é formada na tradição familiar pela narração de certo número de traços, que especificam a união dos pais.

psychologie de la crise qui amène le sujet à la portée de l'analyste, une fonction évidente de déclenchement. C'est le récit d'un supplice qui a toujours bénéficié d'un éclairage singulier, voire d'une véritable célébrité, et qui consiste dans l'enfoncement d'un rat excité par des moyens artificiels, dans le rectum du supplicié, au moyen d'un dispositif plus ou moins ingénieux. C'est sa première audition de ce récit qui provoque chez le sujet un état d'horreur fascinée, qui non pas déclenche sa névrose, mais en actualise les thèmes, et suscite l'angoisse. Toute une élaboration s'ensuit, dont nous aurons à voir la structure.

Ce fantasme est certainement essentiel pour la théorie du déterminisme d'une névrose, et il se retrouve dans de nombreux thèmes au cours de l'observation. Est-ce à dire que c'est là ce qui en fait tout l'intérêt? Non seulement je ne le crois pas, mais je suis sûr <sup>(295)</sup> qu'à toute lecture attentive on s'apercevra que son intérêt principal vient de la particularité extrême du cas.

Comme toujours Freud l'a souligné, chaque cas doit être étudié dans sa particularité, exactement comme si nous ignorions tout de la théorie. Et ce qui fait la particularité de ce cas-ci, c'est le caractère manifeste, visible, des rapports en jeu. La valeur exemplaire de ce cas particulier tient à sa simplicité, à la façon dont on peut dire qu'en géométrie un cas particulier peut avoir une éblouissante supériorité d'évidence par rapport à la démonstration, dont la vérité, en raison de son caractère discursif, restera voilée sous les ténèbres d'une longue suite de déductions.

Voilà en quoi consiste l'originalité du cas, et qui apparaît à tout lecteur un peu attentif.

La constellation – pourquoi pas? au sens où en parlent les astrologues – la constellation originelle qui a présidé à la naissance du sujet, à son destin, et je dirais presque à sa préhistoire, à savoir les relations familiales fondamentales qui ont structuré l'union de ses parents, se trouve avoir un rapport très précis, et peut-être définissable par une formule de transformation, avec ce qui apparaît le plus contingente, le plus fantasmatique, le plus paradoxalement morbide de son cas, à savoir le dernier état de développement de sa grande appréhension obsédante, le scénario imaginaire auquel il parvient comme à la solution de l'angoisse liée au déclenchement de la crise.

La constellation du sujet est formée dans la tradition familiale par le récit d'un certain nombre de traits qui spécifient l'union des parents.

É preciso saber que o pai foi um suboficial no início de sua carreira, e que continuou sendo bem “suboficial”, com um ar de autoridade, um tanto irrisório que isso comporta. Certa desvalorização o acompanha de forma permanente, na consideração de seus contemporâneos, e uma mistura entre bravata e brilho retratam um personagem convencional que reencontramos no homem simpático descrito pelo sujeito. Esse pai se encontrou na posição de fazer o que se chama um casamento vantajoso – sua mulher pertence a um meio bem mais elevado na hierarquia burguesa, trouxe-lhe ao mesmo tempo os meios de viver e a própria situação da qual se beneficia no momento em que vão ter seu filho. O prestígio está então do lado da mãe. E uma das formas mais freqüentes de implicância entre essas pessoas, que em princípio se entendem bem e parecem mesmo ligadas por um afeto real, é uma espécie de jogo que consiste num diálogo do casal – a mulher faz uma divertida alusão a um forte apego de seu marido, precisamente antes do casamento, por uma moça pobre, mas bonita, e o marido protesta e afirma a cada vez que se trata de alguma coisa tão fugaz como longínquo e esquecida. Mas esse jogo, cuja repetição mesma implica que talvez comporte uma parte de artifício, certamente impressionou profundamente o jovem sujeito, que se tornará mais tarde nosso paciente.

Um outro elemento do mito familiar não é de pouca importância. O pai teve, no decorrer de sua carreira militar, o que se pode chamar, em termos pudicos, aborrecimentos. Ele dilapidou, nem mais nem menos, no jogo, os fundos do regimento, do qual era depositário em decorrência de suas funções. Ele deveu sua honra, e mesmo sua vida, ao menos no sentido de sua carreira, da imagem que pôde continuar a representar na sociedade, tão-somente à intervenção de um amigo, que lhe emprestou a soma necessária para o reembolso, e que se mostrou assim ter sido seu salvador. Fala-se ainda desse momento como de um episódio verdadeiramente importante e significativo do passado paterno.

Eis como se apresenta a constelação familiar do sujeito. O relato sai pedaço por pedaço no decorrer da análise, sem que o sujeito os relacione de nenhuma maneira com o que se passa atualmente. Foi preciso toda a intuição de Freud para compreender que ali estavam todos os elementos essenciais do desencadeamento da neurose obsessiva. O conflito *mulher rica/mulher pobre* reproduziu-se exatamente na vida do sujeito no momento em que o pai o

Il faut savoir que le père a été sous-officier au début de sa carrière, et qu’il est resté très « sous-officier », avec la note d’autorité, mais un peu dérisoire, que cela comporte. Une certaine dévaluation l’accompagne de façon permanente dans l’estime de ses contemporains, et un mélange de braverie et d’éclat lui compose un personnage conventionnel qu’on retrouve à travers l’homme sympathique décrit par le sujet. Ce père s’est trouvé dans la position de faire ce qu’on appelle un mariage avantageux – sa femme appartient à un milieu beaucoup plus élevé dans la hiérarchie bourgeoise, et lui a apporté à la fois les moyens de vivre et la situation même dont il bénéficie au moment où ils vont avoir leur enfant. Le prestige est donc du côté de la mère. Et une des taquineries les plus fréquentes entre ces personnes qui en principe s’entendent bien et semblent même liées par une affection réelle, est une sorte de jeu qui consiste en un dialogue des époux – la femme fait une allusion amusée à un vif attachement de son mari, juste avant le mariage, pour une jeune fille pauvre mais jolie, et le mari de se récrier et d’affirmer en chaque occasion qu’il s’agit là de quelque chose d’aussi fugitif que lointain, <sup>(296)</sup>et oublié. Mais ce jeu, dont la répétition même implique peut-être qu’il comporte une part d’artifice, a certainement impressionné profondément le jeune sujet qui deviendra plus tard notre patient.

Un autre élément du mythe familial n’est pas de peu d’importance. Le père a eu, au cours de sa carrière militaire, ce qu’on peut appeler en termes pudiques des ennuis. Il n’a fait ni plus ni moins que de dilapider au jeu les fonds du régiment, dont il était dépositaire au titre de ses fonctions. Et il n’a dû son honneur, voire même sa vie, au moins au sens de sa carrière, de la figure qu’il peut continuer à faire dans la société, qu’à l’intervention d’un ami, qui lui a prêté la somme qu’il convenait de rembourser, et qui se trouve ainsi avoir été son sauveur. On parle encore de ce moment comme d’un épisode vraiment important et significatif du passé paternel.

Voilà donc comment se présente la constellation familiale du sujet. Le récit en sort morceau par morceau au cours de l’analyse, sans que le sujet ne le raccorde d’aucune façon à quoi que ce soit qui se passe d’actuel. Il faut toute l’intuition de Freud pour comprendre que ce sont là des éléments essentiels du déclenchement de la névrose obsessionnelle. Le conflit *femme riche / femme pauvre* s’est reproduit très exactement dans

pressionava a desposar uma mulher rica, desencadeando-se então a neurose propriamente dita. Trazendo esse fato, o sujeito diz quase ao mesmo tempo: “Eu lhe digo, alguma coisa que não tem certamente nenhuma relação com tudo o que me aconteceu”. Então Freud percebeu imediatamente a relação.

O que se vê neste sobrevôo panorâmico da observação é a estrita correspondência entre os elementos iniciais da constelação subjetiva e o desenvolvimento posterior da obsessão fantasmática. Qual é o desenvolvimento posterior? A imagem do suplício primeiramente engendrou no sujeito, de acordo com o modo do pensamento próprio do obsessivo, toda espécie de temores, a saber, que tal suplício pudesse um dia ser infligido às pessoas que lhe são mais caras, e principalmente ao personagem da mulher pobre idealizada, à qual ele devota um amor, do qual veremos em seguida o estilo e o valor próprio – é a própria forma de amor de que é capaz o sujeito obsessivo – seja, mais paradoxalmente ainda, a seu pai que, entretanto, neste momento está morto e reduzido a um personagem imaginado no além. Mas o sujeito encontra-se enfim levado a comportamentos que nos mostram que as construções neuróticas do obsessivo terminam, às vezes, por confinar com as construções delirantes.

É na situação de ter de pagar o preço por um objeto que não lhe era indiferente precisar – um par de óculos que lhe pertencia, e que perdeu durante o decurso das grandes manobras, durante as quais lhe foi feita a narração do suplício em questão – que se desencadeou a crise atual. Ele pede a urgente substituição de seus óculos a seu oculista de Viena, – pois tudo isso se passa na antiga Austro-Hungria, antes do início da guerra de 14 – e por correio expresso ele lhe envia uma pequena encomenda contendo o objeto. Ora, o mesmo capitão que lhe contou a história do suplício, que o impressiona muito por certa ostentação de gostos cruéis, o informa que deve reembolsar a um tenente A, que se ocupa dos serviços postais, e é presumido ter desembolsado a soma por ele. É ao redor dessa idéia de reembolso que a crise tem seu último desenvolvimento. Com efeito, o sujeito se impõe um dever neurótico de reembolsar a soma, mas em certas condições bem definidas. Esse dever, ele impôs-se sob a forma de um mandamento interior que surge no psiquismo obsessivo, em contradição com seu primeiro movimento que era expresso sob a forma “*não pagar*”. Ei-lo, pelo contrário, ligado a

la vie du sujet au moment où son père le poussait à épouser une femme riche, et c’est alors que s’est déclenchée la névrose proprement dite. Apportant ce fait, le sujet dit presque en même temps : « *Je vous dis là quelque chose qui n’a certainement aucun rapport avec tout ce qui m’est arrivé* ». Alors Freud aperçoit aussitôt le rapport.

Ce qui se voit en effet au survol panoramique de l’observation, c’est la stricte correspondance entre ces éléments initiaux de la constellation subjective, et le développement dernier de l’obsession fantasmatique. Ce développement dernier, quel est-il ? L’image du supplice a d’abord engendré chez le sujet, selon le mode de la pensée propre à l’obsessionnel, toutes sortes de craintes, à savoir que ce supplice puisse être un jour infligé aux personnes qui lui sont les plus chères, et nommément soit à ce personnage de la femme pauvre idéalisée à laquelle il voue un amour dont nous verrons tout à l’heure le style et la valeur propre – c’est la forme même d’amour dont est capable le sujet obsessionnel – soit, plus paradoxalement encore, à son père, qui est pourtant à ce moment-là décédé, et réduit à un personnage imaginé dans l’au-delà. Mais le sujet s’est enfin trouvé mené à des comportements qui nous montrent que les constructions névrotiques de l’obsédé finissent parfois par confiner aux constructions délirantes.

Il est dans la situation d’avoir à payer le prix d’un objet qu’il n’est pas indifférent de préciser, une paire de lunettes lui appartenant, qu’il a laissé perdre au cours des grandes manœuvres pendant <sup>(297)</sup>lesquelles lui a été fait le récit du supplice en question, et où s’est déclenchée la crise actuelle. Il demande le remplacement d’urgence de ses lunettes à son opticien de Vienne – car tout cela se passe dans l’ancienne Autriche-Hongrie, avant le début de la guerre 14 – et par courrier exprès celui-ci lui adresse un petit colis contenant l’objet. Or, le même capitaine qui lui a appris l’histoire du supplice, et qui l’impressionne beaucoup par une certaine parade de goûts cruels, l’informe qu’il en doit le remboursement à un lieutenant A, qui s’occupe des affaires de poste, et est censé avoir déboursé la somme pour lui. C’est autour de cette idée de remboursement que la crise connaît son développement dernier. Le sujet se fait en effet un devoir névrotique de rembourser la somme, mais dans certaines conditions bien précises. Ce devoir, il se l’impose à lui-même sous la forme d’un commandement intérieur qui surgit dans le



ele mesmo por uma espécie de juramento, “*pagar A*”. Ora, ele se apercebe rapidamente que esse imperativo absoluto não tem nada de adequado, porque não é A que se ocupa dos serviços postais, mas o tenente B.

Isso não é tudo. No mesmo momento em que todas estas elucubrações se produzem nele, o sujeito sabia perfeitamente, ele descobre em seguida, que na realidade não deve mais a soma ao tenente B, mas simplesmente à senhora do correio, que aceitou confiar em B, um respeitável senhor que é oficial e se encontra nos arredores. Entretanto, até o momento em que virá confiar-se aos cuidados de Freud, o sujeito estará num estado de angústia máxima, perseguido por um desses conflitos tão característicos do vivido dos obsessivos, que gira inteiramente em torno do seguinte roteiro: visto que jurou para si que reembolsaria a soma a A, convém, para que não sobrevenham àqueles que ele mais ama as catástrofes anunciadas pela obsessão, que ele faça o reembolso pelo tenente A à generosa senhora do correio, e que esta, na sua frente, entregue a soma em questão ao tenente B, e que ele mesmo reembolse então o tenente A, realizando assim seu juramento ao pé da letra. Eis onde o levou, por essa dedução própria dos neuróticos, a necessidade interior que o comanda.

Vocês não podem deixar de reconhecer, neste roteiro, que comporta a passagem de certa soma em dinheiro do tenente A à generosa senhora do correio, que bancou o pagamento, e depois da senhora a um outro personagem masculino, um esquema que, complementar em certos pontos, suplementar em outros, paralelo de uma forma e inverso de outra, é o equivalente da situação original, uma vez que tem um peso certo no espírito do sujeito e em tudo o que faz dele esse personagem com um modo de relação especial face aos outros, que se chama um neurótico.

Evidentemente, esse roteiro é impossível de seguir. O sujeito sabe perfeitamente que não deve nada nem a A, nem a B, mas à senhora do correio, e que se o roteiro fosse realizado, afinal de contas, ela não seria reembolsada da despesa feita. De fato, como é sempre o caso no vivido dos neuróticos, a realidade imperativa do real passa antes de tudo aquilo que o atormenta infinitamente – que o atormenta até no trem que o leva na direção estritamente contrária àquela que deveria ter tomado para ir cumprir junto à senhora do correio a cerimônia expiatória que lhe parece tão necessária. Dizendo-se

psychisme obsessionnel, en contradiction avec son premier mouvement qui s’était exprimé sous la forme « *ne pas payer* ». Le voilà au contraire lié à lui-même par une sorte de serment, « *payer A* ». Or, il s’aperçoit très vite que cet impératif absolu n’a rien d’adéquat, car ce n’est pas A qui s’occupe des affaires de poste, mais un lieutenant B.

Ce n’est pas tout. Au moment même où toutes ces élucubrations se produisent en lui, le sujet sait parfaitement, on le découvre par la suite, qu’en réalité il ne doit pas non plus cette somme au lieutenant B, mais tout bonnement à la dame de la poste, qui a bien voulu faire confiance à B, monsieur honorable qui est officier et se trouve dans les environs. Néanmoins, jusqu’au moment où il viendra se confier aux soins de Freud, le sujet sera dans un état d’angoisse maxima, poursuivi par un de ces conflits si caractéristiques du vécu des obsessionnels, et qui tourne tout entier autour du scénario suivant – puisqu’il s’est juré qu’il rembourserait la somme à A, il convient, afin que n’arrivent pas à ceux qu’il aime le plus, les catastrophes annoncées par l’obsession, qu’il fasse rembourser par le lieutenant A la généreuse dame de la poste, que devant lui celle-ci reverse la somme en question au lieutenant B, et que lui-même rembourse alors le lieutenant A, accomplissant ainsi son serment à la lettre. Voilà où le mène, par cette déduction propre aux névrosés, la nécessité intérieure qui le commande.

Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître, dans ce scénario qui comporte le passage d’une certaine somme d’argent du lieutenant A à la généreuse dame de la poste qui a fait face au paiement, puis de la dame à un autre personnage masculin, un schéma qui, complémentaire sur certains points, supplémentaire sur d’autres, parallèle d’une certaine façon et inverse d’une autre, est l’équivalent de la situation originelle, en tant qu’elle pèse d’un poids certain sur l’esprit du sujet et sur tout ce qui fait de lui ce personnage avec un mode de <sup>(298)</sup>relations tout spécial envers les autres, qui s’appelle un névrosé.

Bien entendu ce scénario est impossible à suivre. Le sujet sait parfaitement qu’il ne doit rien ni à A, ni à B, mais à la dame de la poste, et que si le scénario était réalisé, ce serait elle en fin de compte qui en serait pour ses frais. En fait, comme c’est toujours le cas dans le vécu des névrosés, la réalité impérative du réel passe avant tout cela qui le tourmente infiniment – qui le tourmente jusque dans le train qui l’emmène dans la direction strictement contraire à celle qu’il aurait dû prendre

em cada estação que ele poderia ainda descer, mudar de trem, retornar, é em direção à Viena que ele se dirige, onde vai confiar-se a Freud, e contentar-se-á simplesmente, uma vez começado o tratamento, em enviar uma ordem de pagamento à senhora do correio.

Esse roteiro fantasmático apresenta-se como um pequeno drama, uma gesta, que é precisamente a manifestação do que eu chamo o mito individual do neurótico.

Ele reflete, com efeito, de uma forma sem dúvida fechada para o sujeito, mas em absoluto, longe disso, a relação inaugural entre o pai, a mãe e o personagem, mais ou menos apagado no passado, do amigo. Essa relação não está evidentemente elucidada pela forma puramente factual como eu a expus a vocês, pois ela somente adquire valor na apreensão subjetiva que o sujeito teve dela.

O que dá seu caráter mítico a esse pequeno roteiro fantasmático? Não é simplesmente o fato que ele põe em cena, uma cerimônia que reproduz, mais ou menos exatamente, a relação inaugural que nele se encontra oculta – ele a modifica no sentido de uma tendência. Por um lado, nós temos na origem uma dívida do pai em relação ao amigo – pois omiti que ele nunca mais encontrou o amigo, é precisamente isso o que permanece misterioso na história original, que ele jamais pôde reembolsar sua dívida. Por outro lado, há, na história do pai, substituição, substituição da mulher pobre pela mulher rica. Ora, no interior do fantasma desenvolvido pelo sujeito, observamos algo como uma troca de termos terminais de cada uma dessas relações funcionais. O aprofundamento dos fatos fundamentais em questão na crise obsessiva mostra, com efeito, que o objeto do desejo tãntalisante<sup>2</sup> que tem o sujeito de retornar ao lugar em que está a senhora do correio não é de modo algum essa mesma senhora, mas um personagem que, na história recente do sujeito encarna a mulher pobre, uma servente do albergue que ele encontrou no decorrer das manobras, numa atmosfera de calor heróico que caracteriza a fraternidade militar, e com a qual ele se entregou a algumas dessas operações de beliscões nas quais se expandem de bom grado esses sentimentos generosos. Para anular a dívida, é preciso de qualquer modo pagá-la, não ao amigo, mas à mulher pobre, e dessa forma à mulher rica, que a substituí no roteiro imaginado.

Tudo se passa como se os impasses próprios da situação original se deslocassem para um outro ponto da rede mítica, como se o que não está resolvido aqui se reproduzisse sempre noutra lugar. Para compreender

pour aller accomplir auprès de la dame de la poste la cérémonie expiatoire qui lui paraît si nécessaire. Tout en se disant à chaque station qu’il peut encore descendre, changer de train, retourner, c’est vers Vienne qu’il se dirige, où il va se confier à Freud, et il se contentera tout bonnement, une fois commencé le traitement, d’envoyer un mandat à la dame de la poste.

Ce scénario fantasmatique se présente comme un petit drame, une geste, qui est précisément la manifestation de ce que j’appelle le mythe individuel du névrosé.

Il reflète en effet, d’une façon sans doute fermée au sujet, mais non pas absolument, loin de là, la relation inaugurale entre le père, la mère et le personnage, plus ou moins effacé dans le passé, de l’ami. Cette relation n’est évidemment pas élucidée par la façon purement factuelle dont je vous l’ai exposée, puisqu’elle ne prend sa valeur que de l’appréhension subjective qu’en a eue le sujet.

Qu’est-ce qui donne son caractère mythique à ce petit scénario fantasmatique ? Ce n’est pas simplement le fait qu’il met en scène une cérémonie qui reproduit plus ou moins exactement la relation inaugurale qui s’y trouve comme cachée – il la modifie dans le sens d’une certaine tendance. D’une part, nous avons à l’origine une dette du père à l’égard de l’ami – car j’ai omis de vous dire qu’il n’a jamais retrouvé l’ami, c’est bien là ce qui reste mystérieux dans l’histoire originelle, et qu’il n’a jamais pu rembourser sa dette. D’autre part, il y a dans l’histoire du père substitution, substitution de la femme riche à la femme pauvre. Or, à l’intérieur du fantasma développé par le sujet, nous observons quelque chose comme un échange des termes terminaux de chacun de ces rapports fonctionnels. L’approfondissement des faits fondamentaux dont il s’agit dans la crise obsessionnelle montre en effet que l’objet du désir tãntalisant qu’a le sujet de retourner à l’endroit où est la dame de la poste n’est pas du tout cette dame elle-même, mais un personnage qui, dans l’histoire récente du sujet incarne la femme pauvre, une servante d’auberge qu’il a rencontrée au cours des manœuvres, dans l’atmosphère de chaleur héroïque qui caractérise la fraternité militaire, et avec laquelle il s’est livré à quelques-unes de ces opérations de pince-fesses où s’épanchent volontiers ces sentiments généreux. Pour éteindre la dette, il faut en <sup>(299)</sup>quelque sorte la rendre, non à l’ami, mais à la femme pauvre, et par là à la femme riche, que lui substitue le scénario imaginé.

melhor, é preciso ver na situação original tal como lhes relato, que há uma dupla dívida, há por um lado a frustração, e mesmo uma espécie de castração do pai. Por outro lado há uma dívida social, jamais resolvida, que está implicada na relação do personagem, em plano de fundo, do amigo. Há aí alguma coisa de bem diferente da relação triangular considerada como típica na origem do desenvolvimento neurotizado. A situação apresenta uma espécie de ambigüidade, de diplopia – o elemento da dívida é colocado em dois planos ao mesmo tempo, e é precisamente na impossibilidade de juntar estes dois planos que se joga todo o drama do neurótico. Na tentativa de fazê-los se recobrir um ao outro, ele faz uma operação circular, jamais satisfatória, que não chega a fechar seu ciclo.

É isso que se produzia na seqüência das coisas. O que acontece quando O homem dos ratos se confia a Freud? Num primeiro tempo, Freud substituiu-se diretamente nas suas relações afetivas a um amigo que fazia um papel de guia, conselheiro, protetor, tutor tranquilizante, e que lhe dizia regularmente, depois de ter recebido em confidências suas obsessões e suas angústias: “Tu jamais fizeste o mal que tu acreditas ter feito, tu não és culpado, não liga para isso”. Freud é colocado então no lugar do amigo. Rapidamente desencadeiam-se fantasmas agressivos. Eles não estão ligados unicamente, longe disso, à substituição do pai por Freud, como a interpretação do próprio Freud sempre tende a manifestar, mas antes, como no fantasma, à substituição do amigo pela personagem dita da mulher rica. Com efeito, muito rápido nessa espécie de curto delírio que constitui, ao menos nos sujeitos profundamente neuróticos, uma verdadeira fase passional no interior da experiência analítica, o sujeito põe-se a imaginar que Freud deseja nada menos do que lhe dar sua própria filha, de quem faz fantasmaticamente um personagem carregado de todos os bens da terra, e que se representa sob a forma bem singular de um personagem provido de óculos de estrume sobre os olhos. Dá-se então a substituição do personagem de Freud por um personagem ambíguo, ao mesmo tempo protetor e maléfico, cujos óculos ridículos marcam suficientemente a relação narcísica com o sujeito. O mito e o fantasma aqui se juntam, e a experiência passional, ligada ao vivido atual da relação com o analista, é um trampolim, pelo viés das identificações que ela comporta, para resolução de certo número de problemas.

Tout se passe comme si les impasses propres à la situation originelle se déplaçaient en un autre point du réseau mythique, comme si ce qui n'est pas résolu ici se reproduisait toujours là. Pour bien comprendre, il faut voir que dans la situation originelle telle que je vous l'ai dépeinte, il y a une double dette, il y a d'une part la frustration, voire une sorte de castration du père. Il y a d'autre part la dette sociale jamais résolue qui est impliquée dans le rapport au personnage, en arrière-plan, de l'ami. C'est là quelque chose de très différent de la relation triangulaire considérée comme typique à l'origine du développement névrosant. La situation présente une sorte d'ambiguïté, de diplopie – l'élément de la dette est placé sur deux plans à la fois, et c'est précisément dans l'impossibilité de faire se rejoindre ces deux plans que se joue tout le drame du névrosé. À essayer de les faire se recouvrir l'un l'autre, il fait une opération tournante, jamais satisfaisante, qui n'arrive pas à boucler son cycle.

C'est ce qui se produit en effet dans la suite des choses. Que se passe-t-il quand l'homme aux rats se confie à Freud? Dans un premier temps, Freud se substitue très directement dans ses relations affectives à un ami qui remplissait un rôle de guide, de conseil, de protecteur, de tuteur rassurant, et qui lui disait régulièrement, après avoir reçu confidence de ses obsessions et de ses angoisses – « *Tu n'as jamais fait le mal que tu crois avoir fait, tu n'es pas coupable, ne fais pas attention* ». Freud est donc mis à la place de l'ami. Et très vite se déclenchent des fantasmes agressifs. Ils ne sont pas liés uniquement, loin de là, à la substitution de Freud au père, comme l'interprétation de Freud lui-même tend sans cesse à le manifester, mais plutôt, comme dans le fantasme, à la substitution du personnage dit de la femme riche à l'ami. Très vite en effet, dans cette espèce de court délire qui constitue, au moins chez les sujets très profondément névrosés, une véritable phase passionnelle à l'intérieur même de l'expérience analytique, le sujet se met à imaginer que Freud ne désire rien de moins que lui donner sa propre fille, dont il fait fantastiquement un personnage chargé de tous les biens de la terre, et qu'il se représente sous la forme assez singulière d'un personnage pourvu de lunettes de crotte sur les yeux. C'est donc la substitution au personnage de Freud d'un personnage ambigu, à la fois protecteur et maléfique, dont les lunettes qui l'affublent marquent assez par ailleurs le rapport narcissique avec le sujet. Le mythe et le fantasme

Eu usei um exemplo bem particular. Mas gostaria de insistir sobre o que é uma realidade clínica, e que pode servir de orientação na experiência analítica, há no neurótico uma situação de quarteto, que se renova sempre, mas que não existe em um único plano.

Para esquematizar, digamos que, por tratar-se de sujeito de sexo masculino, o equilíbrio moral e psíquico exige a assunção de sua própria função – de fazer-se reconhecer como tal em sua função viril e no seu trabalho, assumindo os frutos sem conflito, sem ter o sentimento de que é um outro e não ele que os merece ou que ele mesmo merece, mas por um golpe de sorte, sem que se produza esta divisão interior que faz do sujeito a testemunha alienada dos atos de seu próprio eu. É a primeira exigência. A outra é esta: um gozo do objeto sexual que se pode qualificar de pacífico e unívoco, uma vez que ele é escolhido de acordo com a vida do sujeito.

Cada vez que o neurótico tem êxito, ou tende a ter êxito, na assunção de seu próprio papel, a cada vez que ele se torna de alguma forma idêntico a si mesmo e assegura-se do acerto de sua própria manifestação no seu contexto social determinado, o objeto, o parceiro sexual, se desdobra – aqui sob a forma *mulher rica ou mulher pobre*. O que é surpreendente na psicologia do neurótico – é suficiente entrar, não mais no fantasma, mas na vida real do sujeito, para chegar a ele – é a aura da anulação que envolve mais familiarmente o parceiro sexual que tem para ele mais realidade, que lhe é mais próximo, com o qual ele tem em geral as ligações mais legítimas, quer se tratasse de um caso ou de um casamento. Por outro lado se apresenta um personagem que desdobra o primeiro, e que é o objeto de uma paixão mais ou menos idealizada, seguida de uma forma mais ou menos fantasmática, com um estilo análogo ao do amor-paixão, e que empurra a uma identificação de ordem mortal.

Se por outro lado, numa outra face de sua vida, o sujeito faz um esforço para encontrar a unidade de sua sensibilidade, é então no outro extremo da cadeia, na assunção de sua própria função social e de sua própria virilidade – pois eu escolhi o caso de um homem – que ele vê aparecer ao seu lado um personagem com o qual também tem uma relação narcísica enquanto relação mortal. É a este que ele delega a carga de representá-lo no mundo e de viver em seu lugar. Não é ele verdadeiramente – sente-se excluído, fora de seu próprio vivido, não pode assumir as particularidades e as contingências, ele sente-se em desacordo com sua existência, e o impasse reproduz-se.

ici se rejoignent, et l’expérience passionnelle liée au vécu actuel de la relation avec l’analyste, donne son tremplin, par le biais des identifications qu’elle comporte, à la résolution d’un certain nombre de problèmes.

J’ai pris là un exemple bien particulier. Mais je voudrais insister sur ce qui est une réalité clinique, qui peut servir d’orientation dans l’expérience analytique – il y a chez le névrosé une situation de quatuor, qui se renouvelle sans cesse, mais qui n’existe pas sur un seul plan.

Pour schématiser, disons que s’agissant d’un sujet de sexe mâle, son équilibre moral et psychique exige l’assomption de sa propre fonction, – de se faire reconnaître comme tel dans sa fonction virile et dans son travail, d’en assumer les fruits sans conflit, sans avoir le sentiment que c’est quelqu’un d’autre que lui qui le mérite ou que lui-même ne l’a que par raccroc, sans que se produise cette division intérieure qui fait du sujet le témoin aliéné des actes de son propre moi. C’est la première exigence. L’autre est celle-ci – une jouissance qu’on peut qualifier de paisible et d’univoque de l’objet sexuel une fois qu’il est choisi, accordé à la vie du sujet.

Eh bien ! à chaque fois que le névrosé réussit, ou tend à réussir, l’assomption de son propre rôle, à chaque fois qu’il devient en quelque sorte identique à lui-même, et s’assure du bien-fondé de sa propre manifestation dans son contexte social déterminé, l’objet, le partenaire sexuel, se dédouble – ici sous la forme *femme riche ou femme pauvre*. Ce qui est très frappant dans la psychologie du névrosé – il suffit d’entrer, non plus dans le fantasme, mais dans la vie réelle du sujet, pour le toucher du doigt – c’est l’aura d’annulation qui entoure le plus familièrement le partenaire sexuel qui a pour lui le plus de réalité, qui lui est le plus proche, avec lequel il a en général les liens les plus légitimes, qu’il s’agisse d’une liaison ou d’un mariage. D’autre part un personnage se présente qui dédouble le premier, et qui est l’objet d’une passion plus ou moins idéalisée poursuivie de façon plus ou moins fantasmatique, avec un style analogue à celui de l’amour-passion, et qui pousse d’ailleurs à une identification d’ordre mortel.

Si d’un autre côté, dans une autre face de sa vie, le sujet fait un effort pour retrouver l’unité de sa sensibilité, c’est alors à l’autre bout de la chaîne, dans l’assomption de sa propre fonction sociale et de sa propre virilité – puisque j’ai choisi le cas d’un homme – qu’il voit apparaître à côté de lui un

É sob essa forma especial de desdobramento narcísico que jaz o drama do neurótico, em relação ao que adquirem valor as diferentes formações míticas, do qual lhes dei há pouco o exemplo sob a forma de fantasmas, mas que se pode encontrar igualmente sob outras formas, nos sonhos, por exemplo. Eu tenho inúmeros exemplos disso nos relatos de meus pacientes. É lá que podem, verdadeiramente, ser mostradas ao sujeito as particularidades originais de seu caso, de uma forma mais rigorosa e viva para ele do que segundo os esquemas tradicionais oriundos da tematização triangular do complexo de Édipo.

Eu gostaria de citar um outro exemplo, e mostrar-lhes sua coerência com o primeiro. Tomarei para esse fim um caso que está muito próximo da observação de O homem dos ratos, mas que se refere a um tema de outra ordem – a poesia ou a ficção literária. Trata-se de um episódio de juventude de Goethe, que este nos narra em *Poesia e Verdade*. Não o trago arbitrariamente – é um dos temas literários mais valorizados nas confidências de O homem dos ratos.

### III

Goethe tem 22 anos, vive em Estrasburgo, e acontece então o célebre episódio de sua paixão por Frédérique Brion, cuja nostalgia não se apagou para ele até uma época avançada de sua vida. Ela lhe permitiu superar a maldição que tinha sido jogada sobre ele por um de seus amores anteriores, a chamada Lucinde, quanto a qualquer aproximação amorosa com uma mulher, e especialmente quanto ao beijo nos lábios.

A cena vale a pena ser contada. Lucinde tem uma irmã – personagem excessivamente extravagante para ser honesto – que está ocupada em persuadir Goethe dos desgostos que causa sobre a pobre moça. Ela pede-lhe ao mesmo tempo para se afastar de Lucinde e de dar a ela, uma pessoa astuciosa, o penhor do último beijo. É então que Lucinde os surpreende e diz – “Sejam malditos para sempre estes lábios. Que a infelicidade recaia na primeira que receba sua homenagem”. Não é sem razão que Goethe, na sua pretensão de adolescente conquistador, acolhe a maldição como uma proibição que doravante barra-lhe o caminho em todos os planos amorosos. Ele nos conta então como, exaltado pela descoberta desta jovem

personnage avec lequel il a aussi un rapport narcissique en tant que rapport mortel. C’est à celui-ci qu’il délègue la charge de le représenter dans le monde et de vivre à sa place. Ce n’est pas lui véritablement – il se sent exclu, en dehors de son propre vécu, il ne peut en assumer les particularités et les contingences, il se sent désaccordé à son existence, et l’impasse se reproduit.

C’est sous cette forme très spéciale du dédoublement narcissique que gît le drame du névrosé, par rapport à quoi prennent toute<sup>(301)</sup>leur valeur les différentes formations mythiques, dont je vous ai donné tout à l’heure l’exemple sous la forme de fantasmes, mais qu’on peut retrouver aussi bien sous d’autres formes, dans les rêves par exemple. J’en ai nombre d’exemples dans les récits de mes patients. C’est là que peuvent vraiment être montrées au sujet les particularités originelles de son cas, d’une façon beaucoup plus rigoureuse et vivante pour lui que selon les schèmes traditionnels issus de la thématization triangulaire du complexe d’Œdipe.

Je voudrais vous citer un autre exemple, et vous en montrer la cohérence avec le premier. Je prendrai à cette fin un cas qui est très près de l’observation de « l’*Homme aux rats* », mais qui touche à un sujet d’un autre ordre – à la poésie, ou à la fiction littéraire. Il s’agit d’un épisode de la jeunesse de Goethe, que celui-ci nous narre dans « *Poesie et Vérité* ». Je ne vous l’apporte pas arbitrairement – c’est en effet un des thèmes littéraires les plus valorisés dans les confidences de l’homme aux rats.

### III

Goethe a vingt-deux ans, il vit à Strasbourg, et c’est alors le célèbre épisode de sa passion pour Frédérique Brion, dont la nostalgie ne s’est pas éteinte pour lui jusqu’à une époque avancée de sa vie. Elle lui permit de surmonter la malédiction qui avait été jetée sur lui par une de ses amours antécédentes, la nommée Lucinde, quant à tout rapprochement amoureux avec une femme, et très spécialement quant au baiser sur les lèvres.

La scène vaut d’être contée. Cette Lucinde a une sœur, personnage un peu trop fin pour être honnête, qui est occupée à persuader Goethe des ravages qu’il fait sur la pauvre fille. Elle le prie à la fois de s’éloigner et de lui donner, à elle, la fine mouche, le gage du dernier baiser. C’est alors que Lucinde les surprend, et dit – « *Soient maudites à*

charmosa, que é Frédérique Brion, chega pela primeira vez a superar a interdição, e sente nisso a embriaguez do sucesso, depois da apreensão de alguma coisa de mais forte que suas próprias interdições interiores assumidas.

Esse é um dos episódios mais enigmáticos da vida de Goethe, e não menos extraordinário o abandono de Frédérique por ele. Também os *Goethesforscher* – como os stendalianos, os bossuetistas, que são dessas pessoas muito particulares que se ligam em um dos autores cujas palavras deram forma aos nossos sentimentos e passam seu tempo a folhar papéis nos armários para analisar o que o gênio colocou em evidência –, também os *Goethesforscher* se debruçam sobre esse fato. Eles nos deram todas as espécies de razões, das quais não gostaria de fazer aqui o catálogo. É certo que todas exalam aquele espécie de filistinismo que é correlativo de tais pesquisas, quando elas são desenvolvidas num plano comum. Também não está excluído que haja sempre alguma obscura dissimulação de filistinismo nas manifestações da neurose, pois é precisamente de uma manifestação como essa que se trata no caso de Goethe, como vocês verão nas considerações que agora vou expor.

Há inúmeros traços enigmáticos na forma como Goethe aborda essa aventura, e eu quase diria que é em seus antecedentes imediatos que se encontra a chave do problema.

Para dizer as coisas de forma breve, Goethe, que vive então em Estrasburgo com um de seus amigos, conhece há muito tempo a existência, no vilarejo, da família sincera, amável, acolhedora do pastor Brion. Mas, quando vai lá, ele se cerca de precauções, das quais ele nos conta, em sua biografia, o caráter divertido – em verdade, ao olhar os detalhes, não podemos deixar de nos surpreender com a estrutura verdadeiramente complicada que eles revelam.

Ele acredita primeiramente dever ir lá disfarçado. Goethe, filho de um burguês de Frankfurt, e que se distingue entre seus amigos pelas boas maneiras, o prestígio devido às vestimentas, um estilo de superioridade social, disfarça-se de estudante de teologia, com uma sotaina especialmente ralada e descosida. Parte com seu amigo, e dão risadas durante todo o trajeto. Mas ele se encontra muito incomodado a partir do momento em que a realidade da sedução evidente, gritante, da jovem, surgida sobre o fundo desta atmosfera familiar, o faz querer apresentar-se em

*jamais ces lèvres. Que le malheur survienne à la première qui en recevra l'hommage* ». Ce n'est évidemment pas sans raison que Goethe, alors dans toute l'infatuation de l'adolescence conquérante, accueille la malédiction dont il s'agit comme un interdit qui désormais lui barre la route dans toutes ses entreprises amoureuses. Il nous raconte alors comment, exalté par la découverte de cette fille charmante qu'est Frédérique Brion, il parvient pour la première fois à surmonter l'interdiction, et en ressent l'ivresse du triomphe, après cette appréhension de quelque chose de plus fort que ses propres <sup>(302)</sup>interdictions intérieures assumées.

C'est là un des épisodes les plus énigmatiques de la vie de Goethe, et non moins extraordinaire l'abandon de Frédérique par lui. Aussi les *Goethesforscher*, – comme les stendhaliens, les bossuetistes, ce sont de ces gens très particuliers qui s'attachent à un des auteurs dont les mots ont donné forme à nos sentiments, et passent leur temps à fouiller les papiers dans les armoires pour analyser ce que le génie a mis en évidence – les *Goethesforscher* se sont-ils penchés sur ce fait. Ils nous en ont donné toutes sortes de raisons, dont je ne voudrais pas faire ici le catalogue. Il est certain que toutes fleurent cette sorte de philistinisme qui est corrélatif de telles recherches quand elles sont poursuivies sur le plan commun. Il n'est pas non plus exclu qu'il y ait toujours en effet quelque obscure dissimulation de philistinisme dans les manifestations de la névrose, car c'est bien d'une telle manifestation qu'il s'agit dans le cas de Goethe, comme vous le montreront les considérations que je vais maintenant exposer.

Il y a nombre de traits énigmatiques dans la façon dont Goethe aborde cette aventure, et je dirais presque que c'est dans ses antécédents immédiats que se trouve la clé du problème.

Pour dire les choses en bref, Goethe, qui vit alors à Strasbourg avec un de ses amis connaît depuis longtemps l'existence dans un petit village de la famille ouverte, aimable, accueillante du pasteur Brion. Mais quand il y va, il s'entoure de précautions dont il nous raconte dans sa biographie le caractère amusant – en vérité, à regarder les détails, on ne peut s'empêcher de s'étonner de la structure vraiment contournée qu'ils révèlent.

Il croit d'abord devoir y aller déguisé. Goethe, fils d'un grand bourgeois de Francfort, et qui se distingue au milieu de ses camarades par l'aisance

sua beleza e em seu melhor, é-lhe preciso mudar o rápido, o mais rápido possível, a espantosa vestimenta, que não o fez aparecer em vantagem.

As justificativas que ele dá para tal disfarce são muito estranhas. Ele não evoca nada menos do que o disfarce que os deuses usavam para descer entre os mortais – o que lhe parece, ele mesmo sublinha, marcar seguramente, no estilo do adolescente que então ele era, mais que imodéstia –, alguma coisa que confina à megalomania delirante. Se olharmos as coisas em detalhes, o texto de Goethe nos mostra o que ele pensa sobre isso. É que, por essa forma de se disfarçar, os deuses procuravam, sobretudo, evitar aborrecimentos, e, em suma, era para eles uma forma de não ter de sentir como ofensa a familiaridade dos mortais. O que os deuses arriscam mais a perder, quando descem ao nível dos mortais, é sua imortalidade, e a única forma de escapar é precisamente se nivelar a eles.

Com efeito, é exatamente isso que está em questão. A seqüência o demonstra melhor ainda quando Goethe regressa a Estrasburgo para retomar suas belas roupas, não sem ter sentido, um pouco tardiamente, o quanto há de indelicado em ter-se apresentado sob uma forma que não era a sua, e ter assim traído a confiança dessas pessoas que o acolheram com uma hospitalidade encantadora – encontra-se verdadeiramente na narrativa o tom do *gemütlich*.

Ele volta então a Estrasburgo. Mas, longe de pôr em execução seu desejo de retornar ao vilarejo pomposamente arrumado, não encontrará nada melhor do que substituir seu primeiro disfarce por um segundo, que pede emprestado a um rapaz do albergue. Ele aparecerá desta vez disfarçado de uma forma ainda mais estranha, mais discordante que da primeira vez, e mais ridículo. Sem dúvida situa isso num plano de jogo, mas esse jogo torna-se cada vez mais significativo – na verdade ele não se coloca mais no nível de estudante de teologia, mas ligeiramente abaixo. Ele se apresenta como bufão. E tudo isso é voluntariamente entremeado por uma série de detalhes que fazem com que todos aqueles que colaboram nessa farsa sintam muito bem que tudo está estreitamente ligado ao jogo sexual, à ostentação.

Há certos detalhes que têm seu valor, se podemos dizer, de inexatidão. Como o título *Dichtung und Wahrheit (Poesia e verdade)* indica, Goethe teve a consciência de que tinha o direito de organizar e harmonizar suas lembranças com ficções que preenchem as lacunas, que sem dúvida não tinha o poder de preencher diferentemente. O ardor daqueles de quem recém falei, que eles seguiam o

des manières, le prestige dû au costume, un style de supériorité sociale, se déguise en étudiant de théologie, avec une soutane très spécialement râpée et décousue. Il part avec son ami, et ce ne sont qu'éclats de rire pendant tout le trajet. Mais il se trouve bien entendu très ennuyé à partir du moment où la réalité de la séduction évidente, éclatante, de la jeune fille, surgie sur le fond de cette atmosphère familiale, lui fait apparaître que s'il veut se montrer dans son beau et dans son mieux, il lui faut changer au plus vite l'étonnant costume, qui ne le fait pas paraître à son avantage.

Les justifications qu'il donne à ce déguisement sont très étranges. Il n'évoque rien de moins que le déguisement que les dieux prenaient pour descendre au milieu des mortels – ce qui lui paraît, lui-même le souligne, marquer assurément, dans le style de l'adolescent qu'il était alors, plus que de l'infatuation – quelque chose qui confine à la mégalomanie délirante. Si nous regardons les choses en détail, le texte de Goethe nous montre ce qu'il en pense. C'est que, <sup>(303)</sup> par cette façon de se déguiser, les dieux cherchaient surtout à s'éviter des ennuis, et, pour tout dire, c'était pour eux une façon de n'avoir pas à ressentir comme des offenses la familiarité des mortels. Ce que les dieux risquent le plus de perdre, quand ils descendent au niveau des mortels, c'est leur immortalité, et la seule façon d'y échapper, est précisément de se mettre à leur niveau.

C'est bien en effet de quelque chose comme cela qu'il s'agit. La suite le démontre mieux encore quand Goethe revient vers Strasbourg pour reprendre ses beaux atours, non sans avoir senti, un peu tardivement, ce qu'il y a d'indélicat à s'être présenté sous une forme qui n'est pas la sienne, et à avoir ainsi trompé la confiance de ces gens qui l'ont accueilli avec une hospitalité charmante – on retrouve vraiment dans le récit la note même du *gemütlich*.

Il revient donc vers Strasbourg. Mais, bien loin de mettre à exécution son désir de retourner pompeusement paré au village, il ne trouve rien de mieux que de substituer à son premier déguisement un second, qu'il emprunte à un garçon d'auberge. Il apparaîtra cette fois déguisé d'une façon encore plus étrange, plus discordante que la première fois, et de plus, grimé. Sans doute met-il la chose sur le plan du jeu, mais ce jeu devient de plus en plus significatif – à la vérité il ne se place même plus au niveau de l'étudiant en théologie, mais légèrement au-dessous. Il bouffonne. Et tout ceci est volontairement entremêlé d'une série de détails qui

rastrado dos grandes homens, demonstrou a inexatidão de certos detalhes, que são tanto mais reveladores do que se pode chamar as intenções reais de toda a cena. Quando Goethe se apresentou, ridículo, com as roupas do rapaz do albergue, e que se divertiu longamente com o quiproquó que daí resultou, era, diz ele, portador de um bolo de batismo que ele também pedira emprestado. Os *Goethesforcher* [(Pesquisadores de Goethe)] demonstraram que seis meses antes e seis meses depois do episódio de Frédérique, não houve batismo no país. O bolo de batismo, homenagem tradicional ao pastor, não pode ser outra coisa senão um fantasma de Goethe e adquire assim a nossos olhos todo seu valor significativo. Implica a função paterna, mais precisamente à medida que Goethe se especifica como não sendo o pai, mas apenas aquele que traz alguma coisa e não só tem uma relação externa com a cerimônia – ele se faz de suboficiante, não o herói principal. De forma que toda a cerimônia de sua escapatória aparece em verdade não somente como um jogo, mas muito mais profundamente como uma precaução, e se enquadra no registro do que eu chamava há pouco o desdobramento da função pessoal do sujeito nas manifestações míticas do neurótico.

Por que Goethe age assim? É simplesmente porque tem medo – como o manifestará em seguida, pois essa ligação somente irá declinando. Longe de que o desencantamento, a quebra da maldição original, se tenha produzido depois que Goethe ousou ultrapassar a barreira, percebe-se, ao contrário, por todas as formas substitutivas – a noção de substituição é indicada no texto de Goethe –, que seus temores foram sempre crescentes a respeito da realização desse amor. Todas as razões que se pode dar – desejo de não se ligar, de preservar o destino sagrado de poeta, e até mesmo a diferença de nível social – são somente formas racionalizadas, vestimentas, superfície de corrente infinitamente mais profunda, que é aquela da fuga diante do objeto desejado. Diante do objetivo, vemos produzir-se novamente um desdobramento do sujeito, sua alienação em relação a si mesmo, as manobras pelas quais ele se dá um substituto sobre o qual devem recair as ameaças mortais. A partir do momento em que ele reintegra esse substituto nele mesmo, ficará impossibilitado de alcançar o objetivo.

Nesta noite não posso lhes dar a tematização geral dessa aventura, mas saibam que há uma irmã, o duplo de Frédérique, que vem completar a estrutura mítica da situação. Se retomarem o texto

font qu'en somme tous ceux qui collaborent à cette farce sentent très bien que ce dont il s'agit est étroitement lié au jeu sexuel, à la parade.

Il y a même certains détails qui ont leur valeur, si l'on peut dire, d'inexactitude. Comme le titre *Dichtung und Wahrheit* l'indique, Goethe, a eu conscience qu'il avait le droit d'organiser et d'harmoniser ses souvenirs avec des fictions qui en comblent les lacunes, qu'il n'avait sans doute pas le pouvoir de combler autrement. L'ardeur de ceux dont j'ai dit tout à l'heure qu'ils suivaient les grands hommes à la trace a démontré l'inexactitude de certains détails, qui en sont d'autant plus révélateurs de ce qu'on peut appeler les intentions réelles de toute la scène. Lorsque Goethe, s'est présenté, grimé, sous les vêtements du garçon d'auberge, et qu'il s'est longuement amusé du quiproquo qui en est résulté, il était, dit-il, porteur d'un gâteau de baptême qu'il lui avait également emprunté. Or, les *Goethesforscher* ont démontré que six mois avant et six mois après l'épisode de Frédérique, il n'y avait pas eu de baptême dans le pays. Le gâteau de baptême, hommage traditionnel au pasteur, ne peut être autre chose qu'un fantôme de Goethe, et il prend ainsi à nos yeux toute sa valeur significative. Il implique la fonction paternelle, mais précisément en tant que Goethe se spécifie de n'être pas le père, seulement celui qui apporte quelque chose et n'a qu'un rapport externe à la cérémonie – <sup>(304)</sup>il s'en fait le sous-officiant, non le héros principal. De sorte que toute la cérémonie de sa dérobade apparaît en vérité non seulement comme un jeu, mais beaucoup plus profondément comme une précaution, et se range dans le registre de ce que j'appelais tout à l'heure le dédoublement de la fonction personnelle du sujet dans les manifestations mythiques du névrosé.

Pourquoi Goethe agit-il ainsi ? C'est très sensiblement qu'il a peur – comme le manifestera la suite, car cette liaison n'ira qu'en déclinant. Loin que le désenchantement, le désensorcellement de la malédiction originelle se soit produit après que Goethe eut osé en franchir la barrière, on s'aperçoit au contraire par toutes sortes de formes substitutives – la notion de substitution est indiquée dans le texte de Goethe – que ses craintes ont été toujours croissantes à l'égard de la réalisation de cet amour. Toutes les raisons qu'on a pu en donner – désir de ne pas se lier, de préserver le destin sacré du poète, voire même différence de niveau social – ne sont que formes rationalisées, habillement,



de Goethe, verão que o que pode lhes aparecer numa exposição rápida como uma construção é confirmado por outros detalhes diversos e surpreendentes, inclusive a analogia feita por Goethe com a história conhecida do vigário de Wakefield, transposição literária, fantasmática, de sua aventura.

#### IV

O sistema quaternário, tão fundamental nos impasses, nas situações vitais insolúveis dos neuróticos, tem uma estrutura bastante diferente daquela que é dada tradicionalmente – o desejo incestuoso da mãe, a interdição do pai, seus efeitos de barragem e, ao redor, a proliferação mais ou menos luxuriante de sintomas. Eu creio que essa diferença deveria nos conduzir a discutir a antropologia geral que se desprende da doutrina analítica tal como é ensinada até o presente. Em uma palavra, todo o esquema de Édipo é criticável. Não posso me engajar nisso esta noite, e não posso, entretanto, deixar de tentar introduzir aqui o quarto elemento em questão.

Afirmamos que a situação mais normativa do vivido original do sujeito moderno, sob a forma reduzida que é a família conjugal, está ligada ao fato de o pai ser o representante, a encarnação, de uma função simbólica que concentra em si o que há de mais essencial nas outras estruturas culturais, a saber, os gozos tranquilos, ou antes simbólicos, culturalmente determinados e fundados, do amor da mãe, quer dizer, do pólo ao qual o sujeito está ligado por um laço, incontestavelmente natural. A assunção da função do pai supõe uma relação simbólica simples, em que o simbólico recobriria plenamente o real. Seria preciso que o pai não fosse somente o Nome-do-Pai, mas que representasse em toda sua plenitude o valor simbólico cristalizado na sua função. Ora, é claro que esse recobrimento do simbólico e do real é absolutamente inapreensível. Ao menos numa estrutura social tal como a nossa, o pai é sempre, de qualquer modo, um pai discordante em relação à sua função, um pai carente, um pai *humilhado*, como diria Claudel. Há sempre uma discordância extremamente clara entre o que é percebido pelo sujeito no plano do real e a função simbólica. É nesse intervalo que reside o que faz com que o complexo de Édipo tenha seu valor – de jeito nenhum normativo, mas mais freqüentemente patogênico.

surface du courant infiniment plus profond qui est celui de la fuite devant l'objet désiré. Devant le but, nous voyons se produire à nouveau un dédoublement du sujet, son aliénation par rapport à lui-même, les manœuvres par lesquelles il se donne un substitut sur lequel doivent se porter les menaces mortelles. Dès qu'il réintègre ce substitut en lui-même, impossibilité d'atteindre le but.

Je ne peux vous donner ce soir que la thématization générale de cette aventure, mais sachez qu'il y a là une sœur, le double de Frédérique, qui vient compléter la structure mythique de la situation. Si vous reprenez le texte de Goethe, vous verrez que ce qui peut vous apparaître dans un exposé rapide comme une construction, est confirmé par d'autres détails divers et frappants, jusques et y compris l'analogie donnée par Goethe avec l'histoire bien connue du vicaire de Wakefield, transposition littéraire, fantasmatique de son aventure.

#### IV

Le système quaternaire si fondamental dans les impasses, les insolubilités de la situation vitale des névrosés, est d'une structure assez différente de celle qui est donnée traditionnellement – le désir incestueux de la mère, l'interdiction du père, ses effets de barrage, et, autour, la prolifération plus ou moins luxuriante de symptômes. Je crois que cette différence devrait nous conduire à discuter l'anthropologie générale qui se dégage de la doctrine analytique telle qu'elle <sup>(305)</sup>est jusqu'à présent enseignée. En un mot, tout le schème de l'Œdipe est à critiquer. Je ne peux pas m'y engager ce soir, mais je ne peux pas pourtant ne pas essayer d'introduire ici le quart élément dont il s'agit.

Nous posons que la situation la plus normativante du vécu originel du sujet moderne, sous la forme réduite qu'est la famille conjugale, est liée au fait que le père se trouve le représentant, l'incarnation, d'une fonction symbolique qui concentre en elle ce qu'il y a de plus essentiel dans d'autres structures culturelles, à savoir les jouissances paisibles, ou plutôt symboliques, culturellement déterminées et fondées, de l'amour de la mère, c'est-à-dire du pôle à quoi le sujet est lié par un lien, lui, incontestablement naturel. L'assomption de la fonction du père suppose une relation symbolique simple, où le symbolique recouvrirait pleinement le réel. Il faudrait que le père ne soit pas seulement le *nom-du-père*, mais qu'il

Dizer isso não nos ajuda muito. O passo seguinte, que nos faz compreender do que se trata a estrutura quaternária, é o que constitui a segunda descoberta da psicanálise, não menos importante que a função simbólica do Édipo – a relação narcísica.

A relação narcísica com o semelhante é a experiência fundamental do desenvolvimento imaginário do ser humano. Como experiência do eu, sua função é decisiva na constituição do sujeito. O que é o eu, senão algo que o sujeito inicialmente experimenta como estranho para si-mesmo em seu próprio interior? É primeiramente em um outro, mais avançado, mais perfeito que ele, que o sujeito se vê. Em particular, ele vê sua própria imagem no espelho em uma época em que é capaz de percebê-la como um todo, ao passo que ele mesmo não se sente como tal, mas vive na desordem original de todas as funções motoras e afetivas que é a dos seis primeiros meses depois do nascimento. Assim, o sujeito sempre tem uma relação antecipada com sua própria realização, que o remete ao plano de uma profunda insuficiência, e testemunha nele uma fissura, um dilaceramento original, um abandono [*Geworfenheit*], para retomar o termo heideggeriano. É por isso que em todas as suas relações imaginárias se manifesta uma experiência de morte. Experiência sem dúvida constitutiva de todas as manifestações da condição humana, mas que aparece especialmente no vivido do neurótico.

Se o pai imaginário e o pai simbólico são a maior parte das vezes fundamentalmente distintos, não é somente pela razão estrutural que estou indicando para vocês, mas também pela forma histórica, contingente, particular a cada sujeito. No caso dos neuróticos, é freqüente que o personagem do pai, por qualquer incidente da vida real, seja desdobrado. Seja porque o pai morrerá precocemente, e que um sogro seja o substituto, com o qual o sujeito se encontra facilmente numa relação mais fraternizada, que se engajará naturalmente no plano desta virilidade ciumenta que é a dimensão agressiva da relação narcísica. Seja porque a mãe tenha desaparecido e que as circunstâncias da vida tenham dado acesso no grupo familiar a uma outra mãe, que não é a verdadeira. Seja porque o personagem fraternal introduz a relação mortal de forma simbólica e ao mesmo tempo a carne de uma forma real. Freqüentemente, como já o indiquei, trata-se de um amigo, como em “O homem

représente dans toute sa plénitude la valeur symbolique cristallisée dans sa fonction. Or, il est clair que ce recouvrement du symbolique et du réel est absolument insaisissable. Au moins dans une structure sociale telle que la nôtre, le père est toujours, par quelque côté, un père discordant par rapport à sa fonction, un père carent, un père *humilié*, comme dirait M. Claudel. Il y a toujours une discordance extrêmement nette entre ce qui est perçu par le sujet sur le plan du réel et la fonction symbolique. C’est dans cet écart que gît ce qui fait que le complexe d’Œdipe a sa valeur – non pas du tout normativante, mais le plus souvent pathogène.

Ce n’est là rien dire qui nous avance beaucoup. Le pas suivant, qui nous fait comprendre ce dont il s’agit dans la structure quaternaire, est ceci, qui est la seconde grande découverte de la psychanalyse, pas moins importante que la fonction symbolique de l’Œdipe – la relation narcissique.

La relation narcissique au semblable est l’expérience fondamentale du développement imaginaire de l’être humain. En tant qu’expérience du moi, sa fonction est décisive dans la constitution du sujet. Qu’est-ce que le moi, sinon quelque chose que le sujet éprouve d’abord comme à lui-même étranger à l’intérieur de lui ? C’est d’abord dans un autre, plus avancé, plus parfait que lui, que le sujet se voit. En particulier, il voit sa propre image dans le miroir à une époque où il est capable de l’apercevoir comme un tout, alors que lui-même ne s’éprouve pas comme tel, mais vit dans le désarroi originel de toutes les fonctions motrices et affectives qui est celui des six premiers mois après la naissance. Le sujet a toujours ainsi une relation anticipée à sa propre réalisation, qui le rejette lui-même sur le plan d’une profonde insuffisance, et témoigne chez lui d’une fêlure, d’un déchirement originel, d’une déréliction, pour reprendre <sup>(306)</sup>le terme heideggerien. C’est en quoi dans toutes ses relations imaginaires c’est une expérience de la mort qui se manifeste. Expérience sans doute constitutive de toutes les manifestations de la condition humaine, mais qui apparaît tout spécialement dans le vécu du névrosé.

Si le père imaginaire et le père symbolique sont le plus souvent fondamentalement distingués, ce n’est pas seulement pour la raison structurale que je suis en train de vous indiquer, mais aussi d’une façon historique, contingente, particulière à chaque sujet. Dans le cas des névrosés, il est très fréquent que le personnage du père, par quelque incident de la vie réelle, soit dédoublé. Soit que le père soit

dos ratos”, esse amigo desconhecido e jamais reencontrado, que tem um papel tão essencial no mito familiar. Tudo isso leva ao quarteto mítico. Ele é reintegrável na história do sujeito, e desconhecê-lo é desconhecer o elemento dinâmico mais importante na própria cura. Nós estamos aqui tão-somente para valorizá-lo.

O quarto elemento, qual é? Bem, eu o designarei nesta noite, dizendo que é a morte.

A morte é perfeitamente concebível como um elemento mediador. Antes que a teoria freudiana tenha colocado a tônica, com a existência do pai, numa função que é, ao mesmo tempo, função de fala e função de amor, a metafísica hegeliana não hesitou em construir toda a fenomenologia das relações humanas ao redor da mediação mortal, terceiro essencial do progresso pelo qual o homem se humaniza na relação com seu semelhante. E pode-se dizer que a teoria do narcisismo, tal como a expus para vocês ainda há pouco, dá conta de certos fatos que se mantêm enigmáticos em Hegel. E que, acima de tudo, para que a dialética da luta de morte, da luta de puro prestígio possa simplesmente começar, é preciso que a morte não seja realizada, pois o movimento dialético pararia, por falta de combatentes, é preciso que ela seja imaginada. Com efeito, é da morte imaginada, imaginária, que se trata na relação narcísica. É igualmente a morte imaginária e imaginada que se introduz na dialética do drama edípiano, e é dela que se trata na formação da neurose – e talvez, até certo ponto, em qualquer coisa que ultrapasse muito a formação do neurótico, a saber, a atitude existencial característica do homem moderno.

Não seria preciso me incentivar muito para me fazer dizer que o que faz a mediação na experiência analítica real é algo da ordem da fala e do símbolo, e que numa outra linguagem se chama um ato de fé. Mas, certamente, isso não é nem o que a análise exige, e nem sequer o que ela implica. Aquilo que está em questão é muito mais do registro da última fala pronunciada por Goethe, e não foi por acaso, acreditem-no, que eu a trouxe nesta noite a título de exemplo.

De Goethe pode-se dizer que, por sua inspiração, sua presença viva, extraordinariamente impregnou e animou todo o pensamento freudiano. Freud confessou que foi a leitura dos poemas de Goethe que o lançou em seus estudos médicos e, ao mesmo tempo, decidiu

mort précocement, qu’un beau-père s’y soit substitué, avec lequel le sujet se trouve facilement dans une relation plus fraternisée, qui s’engagera tout naturellement sur le plan de cette virilité jalouse qui est la dimension agressive de la relation narcissique. Soit que ce soit la mère qui ait disparu et que les circonstances de la vie aient donné accès dans le groupe familial à une autre mère, qui n’est plus la vraie. Soit que le personnage fraternel introduise le rapport mortel de façon symbolique et à la fois l’incarne d’une façon réelle. Très fréquemment, comme je vous l’ai indiqué, il s’agit d’un ami, comme dans « *l’Homme aux rats* », cet ami inconnu et jamais retrouvé qui joue un rôle si essentiel dans la légende familiale. Tout cela aboutit au quatuor mythique. Il est réintégré dans l’histoire du sujet, et le méconnaître, c’est méconnaître l’élément dynamique le plus important dans la cure elle-même. Nous n’en sommes ici qu’à le mettre en valeur.

Le quart élément, quel est-il ? Eh bien, je le désignerai ce soir en vous disant que c’est la mort.

La mort est parfaitement concevable comme un élément médiateur. Avant que la théorie freudienne n’ait mis l’accent, avec l’existence du père, sur une fonction qui est à la fois fonction de la parole et fonction de l’amour, la métaphysique hégélienne n’a pas hésité à construire toute la phénoménologie des rapports humains autour de la médiation mortelle, tiers essentiel du progrès par où l’homme s’humanise dans la relation à son semblable. Et on peut dire que la théorie du narcissisme telle que je vous l’ai exposée tout à l’heure, rend compte de certains faits qui restent énigmatiques chez Hegel. C’est qu’après tout, pour que la dialectique de la lutte à mort, de la lutte de pur prestige, puisse seulement prendre son départ, il faut bien que la mort ne soit pas réalisée, car le mouvement dialectique s’arrêterait faute de combattants, il faut bien qu’elle soit imaginée. Et c’est en effet de la mort, imaginée, imaginaire, qu’il s’agit dans la relation narcissique. C’est également la mort imaginaire et imaginée qui s’introduit dans la dialectique du drame œdipien, et c’est d’elle <sup>(307)</sup> qu’il s’agit dans la formation du névrosé – et peut-être, jusqu’à un certain point, dans quelque chose qui dépasse de beaucoup la formation du névrosé, à savoir l’attitude existentielle caractéristique de l’homme moderne.

Il ne faudrait pas beaucoup me pousser pour me faire dire que ce qui fait médiation dans l’expérience analytique réelle, c’est quelque chose

seu destino, mas isso é pouca coisa perto da influência do pensamento de Goethe em sua obra. É então com uma frase de Goethe, a última, que expressarei a mola da experiência analítica, com estas palavras bem conhecidas que ele pronunciou antes de mergulhar, com os olhos abertos, no buraco negro – *Mehr Licht* (mais luz).

qui est de l'ordre de la parole et du symbole et qui s'appelle dans un autre langage un acte de foi. Mais assurément, ce n'est ni ce que l'analyse exige, ni non plus ce qu'elle implique. Ce dont il s'agit est bien plutôt du registre de la dernière parole prononcée par ce Goethe dont ce n'est pas pour rien, croyez-le, que je l'ai amené ce soir à titre d'exemple.

De Goethe on peut dire qu'il a, par son inspiration, sa présence vécue, extraordinairement imprégné, animé, toute la pensée freudienne. Freud a avoué que c'est la lecture des poèmes de Goethe qui l'a lancé dans ses études médicales et a du même coup décidé de sa destinée, mais c'est là peu de chose auprès de l'influence de la pensée de Goethe sur son œuvre. C'est donc avec une phrase de Goethe, la dernière, que je dirai le ressort de l'expérience analytique, avec ces mots bien connus qu'il a prononcé avant de s'enfoncer, les yeux ouverts, dans le trou noir – *Mehr Licht* (*plus de lumière*).

## Notas

<sup>1</sup> “O mito individual do neurótico ou poesia e verdade na neurose” foi uma conferência proferida no Colégio Filosófico de Jean Wahl. O texto mimeografado foi difundido em 1953, sem a concordância de Jacques Lacan e sem ter sido corrigido (cf. *Écrits*, p.72, nota n.1) A presente versão foi publicada em *Ornicar?*, Paris, n.17-18, p. 290-307, 1978.

<sup>2</sup> De Tântalo, aquele que tem desejos irrealizáveis, suplício. N.T.

A revista *Scriptura* consiste em um projeto de publicação conjunta entre o Círculo de Estudo e de Investigação “As formações do psicanalista”, atividade da *Association lacanienne internationale (ALI)*, e a Escola de Estudos Psicanalíticos.

A *ALI* propõe, como uma de suas maneiras de trabalho, os “Círculos de estudo e investigação”, que se constituem como lugares de estudo e de aprofundamento de questões que interpelam os psicanalistas, sem que sejam diretamente objeto de ensino. Essas questões tanto podem ser novas, oriundas de sintomas e conseqüência do discurso que organiza o momento histórico em que vivemos, quanto questões clínicas e teóricas, que ainda não foram suficientemente estudadas ou que mereçam ser retomadas.

De acordo com esses princípios, a constituição de um Círculo de estudo e de investigação, cujo trabalho se endereça às “formações do psicanalista”, propõe a discussão da temática referente à formação, de acordo com a perspectiva indicada por Lacan, de que não há formação do psicanalista, mas apenas formações do inconsciente.

Quando os primeiros interessados em se habilitar ao ofício de psicanalista dirigiam-se a Freud, este lhes indicava a leitura de *A interpretação dos sonhos* e o início de uma análise. Essa proposta fundadora nos leva a indagar se o analista é uma formação do inconsciente e no que as formações do inconsciente determinam que existam psicanalistas.

Norteados por essas indagações, pensamos poder precisar o enunciado de Lacan referente ao fim de uma análise e a produção de um analista, tendo em vista sua proposição em torno da noção de Outro e em que medida tal noção permite avançar naquilo que seja a autorização do psicanalista e o lugar da instituição.

Dessa discussão se origina a *Escola de Estudos Psicanalíticos*, cuja criação, organização e sustentação têm sua referência em Freud e Lacan, pautando seu estudo da psicanálise e o trabalho de formação do psicanalista pela introdução de questões referentes a: O que é o fazer analítico? Qual é o lugar do psicanalista? O que é a clínica clássica, assim como as especificidades contemporâneas que, na prática cotidiana, confrontam o psicanalista em seu saber?

O que é então uma análise que tenha efeito na formação do psicanalista? De que modo uma análise pode ser nomeada de didática? Qual o lugar da análise de controle daquele que se inicia como praticante da psicanálise? O que permite orientar psicanaliticamente a leitura e o estudo dos textos fundadores?

Os textos publicados na coleção *Scriptura* refletem essas questões que nos ocupam e que sustentam a nossa formação, retomando e articulando a teoria psicanalítica a uma prática que se define, antes de qualquer coisa, como submetida ao discurso.